

Sous la direction de
Arnaud CARPOORAN

Langues créoles, mondialisation éducation

Actes du XIII^e colloque du
Comité International des Études Créoles
(Maurice, novembre 2012)

Editeurs :

Creole Speaking Union (CSU) & Les Editions le Printemps (ELP),
avec le concours de l'Université de Maurice

CSU-ELP, République de Maurice, 2014.

Globalisation économique mondiale des XVIIe-XVIIIe siècles, émergence des créoles et vitalité langagière

Salikoko S. Mufwene, *University of Chicago*

Résumé

Depuis le XIXe siècle, et sauf un petit groupe d'exceptions, les linguistes prétendent que les créoles auraient émergé des ancêtres pidgins. Ceux-ci se seraient formés plus ou moins dès les premières rencontres entre les explorateurs ou marchands européens et les Africains engagés dans le commerce avec eux. Selon cette hypothèse, l'émergence des pidgins aurait même été déclenchée par le multilinguisme sociétal parmi les Africains et le besoin d'une lingua franca qui leur aurait permis de communiquer entre eux-mêmes pendant ce commerce. Je montre dans cet article que l'histoire ne produit aucune preuve des marchés du style bazar, pour la vente des esclaves ou d'autres commodités, qui aurait constitué une écologie favorable à ce genre d'évolution langagière. L'histoire suggère plutôt que jusqu'au XIXe siècle les négoce entre Européens et Africains se seraient opérés sur le modèle des réseaux d'échanges mondialisés d'aujourd'hui, par le canal des courtiers et intermédiaires, ainsi des interprètes, qui en Afrique étaient bien choisis par les rois et chefs qui ont profité de ce système de commerce. Même la colonisation européenne d'exploitation en Afrique et en Asie a aussi dépendu des les interprètes jusqu'à la fin du XIXe siècle et parfois jusqu'au début du XXe. Les pidgins, dont aucun n'est attesté pour le portugais (qui était en effet la lingua franca du commerce et de la diplomatie le long des côtes africaines et asiatiques jusqu'à la fin du XVIIIe siècle), seraient alors la conséquence de l'usage des langues européennes par des interprètes de moins en moins qualifiés, utilisés après que les marchés se soient élargis et que la demande pour les interprètes ait accru. Ces nouveaux parlars se seraient développés tardivement, peut-être même plus tard que les créoles, par basilectalisation, c.-à-d. par divergence des approximations plus fidèles des langues européennes parlées par les interprètes des périodes antérieures, contrairement aux idées reçues.

Mots-clés : Globalisation, vitalité langagière, émergence, créole, écologie.

Abstract

With few exceptions, linguists have since the 19th century claimed that creoles evolved from pidgin ancestors and the latter putatively emerged about the first times that the European explorers or merchants came in contact with Africans that they traded with. Accordingly, the emergence of pidgins was prompted by societal multilingualism among the Africans and by the need for a lingua franca that would enable them to communicate even among themselves during the trade. I show in this essay that history provides no evidence of bazaar-style markets for trading slaves or other commodities, which would have produced an ecology favorable to this language-evolution scenario. Instead, history suggests that, until the 19th century, trade between Europeans and Africans had proceeded on the model of today's worldwide globalized exchange networks, through brokers and intermediaries, thus interpreters, who in Africa were selected by the kings and chiefs who profited from this system of commerce. Even the European exploitation colonization of Africa and Asia also depended on interpreters up to the late 19th century and sometimes all the way to the early 20th century. Pidgins, none of which have been attested that evolved from Portuguese (which was indeed the lingua franca for trade and diplomacy along African and Asian coasts up to the late 18th century), must thus be a consequence of how interpreters that were less and less qualified spoke European languages, after the markets had grown bigger and demand for interpreters also increased. These new varieties must have evolved late, perhaps even later than creoles, by basilectalization, i.e., by divergence away from the closer approximations of European languages spoken by interpreters of the preceding periods, contrary to the received doctrine.

Keywords: *Globalisation, language vitality, emergence, Creole language, ecology*

1.0 Introduction¹

Le but de cet article est de souligner que les événements historiques qui ont contribué à l'émergence des créoles se situent dans le contexte de la globalisation économique mondiale dès le XV^e siècle. Par « globalisation » j'entends les réseaux de négoce et de trafics humains qui depuis la fin du Moyen Âge connectent l'Europe Occidentale au reste du monde, en particulier en établissant de nouvelles routes de navigation qui aboutiront à la découverte de nouvelles parties du monde et à l'élargissement de l'univers socio-économique. Ces nouveaux territoires servent ainsi de réserves aux Européens qui importent diverses ressources au profit (des entreprises) de leurs nations. Comme l'indiquent les noms des entreprises commerciales privées de l'époque : « La Compagnie d'Orient », « La Compagnie de Chine », « The British East India Company », « The Virginia Company », et « The Dutch East India Company », il s'agit généralement de réseaux bien organisés. Ceux-ci permettent aux marchands européens d'entrer en contact non pas avec n'importe quel individu dans les « forts » ou comptoirs de négoce qu'ils développent, mais avec des institutions politiques africaines, asiatiques, et amérindiennes qui les accueillent et avec lesquelles ils négocient les termes de leur engagement et de l'exploitation des ressources (Aboh, à paraître).² Même si quelques siècles plus tard (dès le dernier quart du XIX^e siècle dans le cas de l'Afrique !), les Européens finiront par coloniser politiquement ces territoires, je

¹ Je tiens vivement à remercier Cécile B. Vigouroux pour ses commentaires détaillés sur le brouillon de cet article et surtout pour m'avoir aidé à polir son style. Je suis entièrement responsable de tous les anglicismes et autres défauts restants.

² Kennedy (2013, chapitre 7) explique que jusqu'au XIX^e siècle les institutions étatiques africaines exercent un contrôle strict sur l'exploitation commerciale de leur continent par les marchands européens et même sur les expéditions de reconnaissance organisées par des explorateurs tels que Richard Burton, Mungo Park, David Livingstone, et Henry Morton Stanley, contrairement à l'Australie, où ce genre de contrôle n'est pas de rigueur.

montre ci-dessous que les interactions dans ces réseaux n'ont pas favorisé l'émergence immédiate des pidgins à bases lexicales européennes (dorénavant « pidgins européens ») en Afrique ou en Asie pendant au moins les deux premiers siècles des contacts. Durant cette période, le portugais était la langue européenne la plus utilisée comme lingua franca (Dakubu 1997 : 144) de l'Afrique de l'Ouest au Japon. Le recours aux intermédiaires servant aussi d'interprètes était à la mode (voir aussi Fayer 2003) ; ceux-ci ont même acquis une position privilégiée au point de jouer un rôle non négligeable dans l'expansion coloniale européenne particulièrement en Afrique (cette fois-ci sur le modèle d'exploitation plutôt que de négoce ou de peuplement !) jusqu'au début du XXe siècle (e.g., Austen & Derrick 1999, Lawrence *et al.* 2006). Selon Kennedy (2013), les explorateurs européens du XIXe siècle trouvent généralement des déracinés qu'ils peuvent protéger et privilégier (e.g., des anciens esclaves) ; ils s'en servent alors au profit de l'expansion coloniale, comme négociateurs qui leur facilitent une entrée paisible (sans confrontations militaires) dans les territoires de l'intérieur.

L'histoire n'atteste aucunement de l'existence de marchés publics semblables aux bazars asiatiques où n'importe quel indigène aurait pu échanger des biens avec les Européens, surtout en ce qui concerne les esclaves. Au regard de ces données (ou de leur absence), tout nous porte à croire que les pidgins ont émergé plus tard qu'on l'a généralement supposé en linguistique pendant la colonisation européenne du monde qui a démarré au XVe siècle.³ Il apparaît aussi

³ Bien que cette contribution soit limitée aux pidgins et indirectement aux créoles dont la plus grande partie du vocabulaire est issue d'une langue européenne, notons que Samarin (2013) observe de son côté qu'il y a peu de chance que des langues véhiculaires comme le kituba et le sango, dont les origines sont associées à la colonisation européenne ont commencé, sous une forme pidginisée, antérieurement à la fin du XIXe siècle. Je tiens néanmoins à souligner que cela ne veut pas dire que des ancêtres ethniques des langues en question n'aient pas, avant cette période, fonctionné comme langues véhiculaires pour des voyageurs multilingues. Samarin lui-même mentionne l'usage d'interprètes, pas toujours compétents (comme le montre l'histoire coloniale en général) dans les contacts entre Européens et Africains (1982a, 1982b).

que ces lingua francas aux structures et fonctions communicatives réduites ne se seraient pas développées avant les créoles ; les pidgins auraient, au plus tôt, émergé dans la première moitié du XVIIIe siècle (Mufwene 2005, 2008), donc au même moment que les créoles de la zone américano-caraïbe. Il est néanmoins plus vraisemblable que, en tant que variétés communautaires, ils n'aient pas émergé avant le XIXe siècle en Afrique et dans le Pacifique. Comme je l'explique dans Mufwene (2005), leur formation aurait aussi eu lieu par le processus de divergence que, dans le cas des créoles, Chaudenson (1979, 1992, 2001, 2003) caractérise de « basilectalisation », allant des approximations plus proches aux approximations de plus en plus divergentes des langues cibles.

Ainsi, les pidgins se seraient développés par un processus social de différenciation similaire à celui des créoles, à l'aide d'interprètes qui dans les colonies de négoce servaient d'intermédiaires entre les Européens et leurs partenaires africains, asiatiques, et même ceux du Pacifique (depuis la fin du XVIIIe siècle pour cette zone), surtout après l'intensification du commerce. Cette explication est ici la même que celle je propose dans Mufwene (2005, 2008), à savoir que dans des conditions d'apprentissage non guidé, dès qu'il y a proportionnellement de moins en moins de personnes qui parlent couramment ou assez bien la langue cible et qui peuvent servir de modèles aux nouveaux apprenants, les reproductions linguistiques deviennent de moins en moins fidèles et la divergence augmente. On peut penser que la motivation des non Européens à apprendre la langue européenne dans les territoires où naissent des pidgins reposait sur les avantages économiques que dérivait les intermédiaires accompagnant les marchands et les explorateurs européens. Les différences entre les créoles et les pidgins peuvent s'expliquer aussi

Samarin se demande également si, lors de leurs expéditions commerciales antérieures à l'arrivée des Européens à l'intérieur de l'Afrique, les Arabes avaient eux aussi recours à des interprètes ou parlaient eux-mêmes des langues véhiculaires comme le songhai et le swahili. La pidginisation de ces langues serait-elle aussi une conséquence de la colonisation européenne, qui, en provoquant les migrations et les contacts de populations, auraient intensifié le multilinguisme sociétal ?

par le fait que les premiers fonctionnent dès le début comme vernaculaires et dans des écologies où les locuteurs non européens deviennent majoritaires, ségrégués des populations européennes et en territoires exogènes. Quant aux pidgins, ils fonctionnent comme lingua franca dans des contextes endogènes où les langues substratiques continuent à être utilisées comme vernaculaires et où les interactions entre individus d'origines ethnolinguistiques différentes augmentent, surtout dans de nouveaux centres d'exploitation commerciale associés aux entreprises coloniales européennes. Nous même verrons qu'en ce qui concerne la pidginisation de langues européennes le phénomène semble curieusement se limiter à l'anglais, à quelques exceptions près.

Il nous incombe donc d'expliquer le phénomène « interprètes » : qui étaient-ils ? Où et/ou comment ont-ils appris les langues européennes ? Y a-t-il eu des interprètes européens et, si oui, comment ont-ils appris les langues non européennes ? Quelles sortes d'organisations politiques en Afrique et en Asie auraient favorisé ou soutenu l'émergence des interprètes comme facilitateurs de la colonisation et de la traite esclavagiste ? Je présente ici les résultats tout à fait préliminaires d'une recherche encore en cours. Puisse le lecteur me pardonner de laisser de côté certains détails !

2. Globalisation économique et mondialisation

Certains lecteurs se demanderont sans doute pourquoi je parle de « globalisation » plutôt que de « mondialisation » comme il est coutume de le faire en linguistique francophone. La globalisation économique commence généralement au niveau local et pourrait s'appeler « glocalisation », dans la mesure où des interdépendances se développent entre des secteurs divers du système économique local, par exemple, dans une ville, entre les services de résidence, d'approvisionnement en eau, d'alimentation, de santé, et de transport public, entre autres. L'économie fonctionne bien si les employés vivent dans des conditions de logement décentes, se nourrissent correctement, peuvent rester en bonne santé, et arriver au travail à temps. La globalisation au niveau régional ou mondial n'est qu'une

extension de la globalisation au niveau local, bien qu'il soit question maintenant de complémentarité des matières premières et/ou des composantes technologiques en vue de la production des produits manufacturés. En se lançant dans une économie globalisée à partir du XVIe siècle, les Européens cherchaient des ressources pour alimenter leurs économies nationales, et plus tard, avec la traite esclavagiste, leurs colonies de peuplement dans les Amériques, où ils s'engageaient à la production industrielle, entre autres, du sucre, du café, du tabac, et du coton, sans oublier l'exploitation des minerais, surtout l'or, qui allait enrichir l'Europe.

Bien que les linguistes francophones préfèrent le terme « mondialisation » à celui de « globalisation », ils tendent à lui supprimer sa dimension locale, qui nous permet de mieux comprendre le rôle des interdépendances et de la complémentarité dans une écologie donnée. Par ailleurs, ils insistent sur la dimension mondiale où des pratiques culturelles ou des produits industriels se répandent à travers le monde, et le transfert des idées, des biens et des hommes s'opère à la même échelle. C'est dans cette dimension mondialisée de la globalisation que s'insère la traite esclavagiste et ses conséquences langagières comme l'émergence des créoles. Il s'agit d'une toute autre question si on peut dire aussi que les pidgins sont en partie la conséquence de cette mondialisation économique. J'argue ci-dessous que l'histoire globale de la colonisation par l'Europe depuis le XVIe ne présente rien qui soutient l'hypothèse selon laquelle les créoles (strictement ceux associés aux langues européennes) auraient évolué à partir des pidgins. Elle suggère plutôt que les pidgins auraient émergé au plus tôt en même temps que les créoles, généralement au XVIIIe siècle, et dans des environnements différents des lieux où ces derniers se sont développés. Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, il est plus vraisemblable que les pidgins soient des produits langagiers du XIXe siècle.⁴

⁴ Une importante exception à cette généralisation est de toute évidence le créole anglais d'Hawaii, que ses locuteurs appellent d'ailleurs « pidgin » et qui ne s'est pas développé avant la fin du XIXe siècle (Roberts 1998, 2005) et dans une structure

Bien que j'aie choisi le XVe siècle comme point de départ pour l'économie globalisée mondiale, je ne veux pas du tout suggérer que la globalisation économique non locale n'est pas antérieure à cette date. Comme je l'explique dans Mufwene (2008, 3^e partie), la colonisation du monde par les Européens a beaucoup d'antécédents dans l'histoire du monde, parmi lesquels l'Empire hellénique et l'Empire romain. Interprétée à l'échelle de tout l'empire, la locution « tous les chemins mènent à Rome » souligne l'importance des réseaux dans l'économie globalisée qui a enrichi Rome. Notons aussi que l'Europe du XVe siècle émergeait alors de l'ombre de la traite globalisée pratiquée par les Arabes qui leur fournissaient des épices de l'Orient. Les Chinois avaient eux aussi développé un réseau de commerce semblable le long de la côte ouest du Pacifique, jusqu'en Indonésie, et le long de la côte nord de l'Océan Indien. Il n'est pas clair si ce sont les Chinois ou les Arabes, voire même les deux, qui ont contribué à l'expansion du malais comme une lingua franca (commerciale) importante au sud-est de l'Asie. Il semble que les explorateurs portugais auraient d'ailleurs profité de l'expérience que les marchands arabes et chinois avaient accumulée sur les vents et sur la saison des moussons au sud et à l'est de l'Asie, ce qui a réduit leurs risques de navigation le long de l'Océan Indien et du Pacifique. Après avoir contourné l'Afrique, les explorateurs portugais ont d'ailleurs utilisé des voies de navigation déjà pratiquées par les navigateurs arabes et chinois très expérimentés, s'ils ne s'en sont pas servis comme guides. Pour ce qui est des réseaux globalisés de commerce, bien avant les Arabes et les Chinois, on ne peut oublier les Phéniciens en Méditerranée et d'autres populations sémitiques autour du Golfe Persique, qui ont en effet contribué au développement de l'écriture,

socio-économique non esclavagiste assez différente de celle où ont émergé les créoles américano-caraïbes et de l'Océan Indien, nos prototypes épistémologiques des parlers créoles (Mufwene 2005, 2008). Un autre groupe d'exceptions consisterait en des variétés langagières à base d'anglais qui sont parlées en Australie dont l'émergence est associée aux populations aborigènes. Je ne considère pas les « expanded pidgins » comme des créoles (voir ci-dessous) ce qui ne les empêche pas de figurer dans la catégorie des langues vernaculaires.

stimulé par le commerce à longue distance,⁵ et à l'émergence de l'araméen comme lingua franca importante.

En fin de compte, on pourrait retracer les réseaux économiques globalisés, certes à une échelle plus limitée par rapport aux réseaux mondialisés qui se sont développés dans la seconde moitié du deuxième millénaire, aux débuts de l'agriculture. Cette dernière aurait engendré une certaine complémentarité entre agriculteurs et chasseurs-cueilleurs. Ces échanges auraient entraîné la nécessité d'une lingua franca ou peut-être le besoin d'interprètes et, par conséquent, un certain bilinguisme parmi les voyageurs. Le XVe siècle diffère de tous ces antécédents par l'ampleur et la complexité de sa globalisation, à l'époque facilitée, entre autres, par l'invention des navires Caravelle. Grâce à une technologie navale plus performante, par exemple l'usage de hauts mats et de grandes voiles (plusieurs sur un même navire !), et de meilleures proues et poupes, les navires Caravelle étaient plus rapides et mieux équipés pour les longs voyages entre l'est et l'ouest de l'Atlantique et même pour affronter des vagues plus fortes que sur la Méditerranée. Plus grands, ils pouvaient accueillir un large équipage et stocker assez de provisions pour survivre plus d'un mois en mer, et transporter de grandes cargaisons de marchandises. C'est vraiment à partir du XVe siècle que nous pouvons parler de la mondialisation des réseaux économiques, qui s'accroîtra dès le XVIIIe siècle, en réponse à une plus grande demande des matières premières d'en dehors de l'Europe par la Révolution Industrielle.

Cette brève histoire nous invite à conjecturer que, jusqu'au temps de la colonisation d'exploitation de l'Afrique et de l'Asie au XIXe siècle, les contacts entre les représentants des entrepreneurs européens et leurs partenaires africains et asiatiques n'étaient peut-être pas aussi réguliers qu'à l'époque des navires à vapeur même à

⁵ Une des fonctions les plus importantes de l'écriture dès ses débuts était la comptabilité, dont avaient besoin les grands propriétaires, souvent des monarques, qui s'engageaient, par leurs employés, à des échanges commerciaux lointains.

l'apogée de la traite esclavagiste. Il suffisait alors d'avoir des interprètes pour établir la communication entre les partenaires, comme je l'explique ci-dessous, et d'ailleurs comme aujourd'hui à l'âge plus avancée de la globalisation économique nettement plus mondialisée, en ce qui concerne les partenariats entre industries ou firmes. Selon Austen & Derrick (1999) et les contributions dans Lawrence *et al* (2006), l'usage des intermédiaires faisant aussi fonction d'interprètes a bien continué jusqu'au XXe siècle, au service de l'administration coloniale européenne.

3. L'émergence des interprètes

Selon l'histoire des explorations et de la colonisation du monde extra-européen depuis le XVe siècle, les relations de commerce entre Européens et non Européens n'ont pas commencé dès le moment où les premiers explorateurs ont posé le pied dans les territoires découverts. Plusieurs années se sont souvent écoulées avant que des interactions marchandes aient lieu. Une des raisons était bien entendu le manque de communication linguistique pour des échanges qui requerraient que les parties engagées comprennent clairement les termes de leurs interactions. L'autre était la lenteur des voyages aller-retour entre les deux parties géographiques et, au départ, le temps qu'il a fallu pour organiser les termes des transactions. Les agents commerciaux européens, alors peu nombreux, ne pouvaient se permettre de venir exploiter des territoires étrangers sans l'accord ou la permission préalable des autorités (rois ou chefs) indigènes (Thomas 1997 : 346, 391 ; Kennedy 2013 ; Aboh, à paraître).

À vrai dire, il n'est pas clair dans quelle mesure il y a eu communication entre les premiers explorateurs européens et les populations et autorités locales. L'histoire des explorations relate en effet que les étrangers avaient été escortés à la cour du roi ou qu'une délégation de celle-ci était plutôt venue les rencontrer à leurs navires. Des contacts des deux genres ont vraisemblablement eu lieu et les interactions initiales ont sans aucun doute beaucoup reposé sur les gestes, bien que, dans le cas de l'Afrique sub-Saharienne, les premiers contacts aient été facilités par des anciens employés des marchands

arabes ayant été en contact avec des populations au sud du Maroc (Naro 1978). Ce qui est certain est qu'il y a eu une sorte d'entente, selon laquelle les Européens ont pu repartir avec une délégation indigène comme preuve de leur découverte de terres étrangères. Mais en contrepartie ils laissaient aussi derrière eux des membres de leur équipage, et parfois des malades et/ou des aventuriers qui ne voulaient pas retourner en Europe. De part et d'autre, les membres embarqués de la délégation indigène et les Européens restés sur place ayant appris la langue de l'autre par immersion ont joué le rôle d'interprètes lors des nouveaux contacts quelques années plus tard. C'est ainsi que sont nés les premiers interprètes. Christophe Colomb aurait fait exactement la même chose, certains membres de son équipage ayant appris des mots de la langue locale pendant qu'ils réparaient l'un de leurs navires après un naufrage. Dans le cas du Mexique, l'histoire parle de la communication d'Hernando Cortés, vers la fin du XVe siècle, par le canal d'un(e) interprète, avec le roi Montezuma.

Dans leur commerce avec les chefs ou rois des territoires qu'ils venaient de découvrir, plus spécifiquement des parties côtières de ceux-ci, les Portugais s'arrangeaient aussi pour y laisser des « facteurs », représentant les compagnies métropolitaines et apprenant certaines des langues indigènes, souvent grâce à leur union avec des femmes locales. Ces derniers et les enfants nés de leurs unions devenaient ainsi des intermédiaires et des interprètes. Les transactions commerciales se sont ainsi effectuées par des personnes interposées qui connaissaient les langues et les coutumes des partenaires indigènes. Il apparaît aussi que pendant les premiers siècles de contact bon nombre d'Européens identifiés dans l'histoire comme « lançados » ou « degredados », prisonniers en fuite ou déserteurs de navires, s'installaient dans les nouveaux territoires et vivaient avec la population locale. Les explorateurs et les marchands tiraient profit de leur présence, comme le souligne Thomas (1997 : 388).⁶ Au fur et à

⁶ Mello (2014) et Lee (2014) racontent que les marchands portugais au Brésil ont, comme interprètes, eu recours à des Européens indigénisés qui parlaient notamment le

mesure que les relations s'amélioraient entre Européens et Africains en particulier, les chefs africains envoyaient des membres de leur famille en Europe pour apprendre la/les langue(s) des Européens, afin de contrôler les profits des nouvelles relations diplomatiques et commerciales. Northrup (2009) parle même de plusieurs Africains qui ont fait des études en Europe (surtout en Angleterre) et sont revenus travailler chez eux, servant aussi d'interprètes.⁷

Notons qu'il n'existait pas en ce temps-là de marchés publics, sur le modèle des « bazars » asiatiques, c'est-à-dire des espaces publics d'échanges, où des marchands africains se présentaient avec des esclaves, de l'ivoire ou de l'or pour vendre aux Européens fraîchement débarqués de leurs navires. Il ne semble pas qu'il y ait eu des jours de marché public sur les côtes africaines ou dans les îles du Pacifique, les deux régions du monde les plus associées aux pidgins européens, où les populations indigènes venaient généralement vendre leurs marchandises ou alors se faire recruter comme engagés auprès des Occidentaux. Dans le Pacifique, comme en Afrique, et comme c'est d'ailleurs le cas aujourd'hui au niveau du commerce mondial globalisé, les échanges de gros ont toujours été assurés par des

tupi. Mello confirme que certains de ceux-ci étaient laissés à dessein dans la colonie pour qu'ils apprennent la langue locale.

⁷ Des auteurs anonymes du XVIIIe et du XIXe siècles racontent l'histoire d'un Prince Naimbanna de Sierra Léone qui avait été envoyé en Angleterre en 1791 pour apprendre la langue et la culture de leurs nouveaux partenaires européens. En deux ans, il les avait bien assimilées (à l'admiration de ses hôtes, la « Sierra Leone Company ») et s'était converti au christianisme. Malheureusement, il est mort quelques jours après son retour au pays, en 1793, alors qu'il s'appêtait à remplacer son père, qui venait de mourir, sur le trône. Ngugi wa Thiong'o (2000 : 46) raconte aussi qu'en 1554 l'explorateur anglais John Lok aurait ramené avec lui en Angleterre, cinq Africains d'El Mina (Ghana), alors une colonie de négoce portugaise, pour apprendre l'anglais. Quatre de ceux-ci seraient revenus pour servir d'interprètes pendant des expéditions suivantes. Selon Ngugi, le nombre de Noirs à Londres en 1601 aurait été suffisamment important pour alarmer la Reine Elizabeth, qui ordonna leur expulsion. Tout ceci souligne à nouveau que, bien que les Africains aient commencé normalement avec des interlangues dans leur apprentissage des langues européennes, ils ne se sont pas forcément limités à parler des pidgins, qui semblent être des évolutions bien tardives, en accord avec l'hypothèse de Mufwene (2005).

représentants des institutions engagées de part et d'autre de la transaction ; ces derniers étaient chargés d'apprendre la langue du partenaire ou de recourir à des intermédiaires qui négociaient les échanges pour leurs employeurs. Ces intermédiaires, identifiés dans l'histoire coloniale comme « facteurs », « grumetes », et « pombeiros », seraient comparables aujourd'hui à des représentants des compagnies multinationales et des employés de haut niveau, à qui il incombe de connaître les langues des deux parties engagées dans le commerce.

Comme c'est le cas aujourd'hui avec l'anglais comme lingua franca d'affaires par excellence, le reste de la population commencera à s'intéresser à la langue en raison des avantages socio-économiques qu'ils espèrent eux aussi tirer au même titre que les membres privilégiés de leur communauté. La différence est que, après la deuxième guerre mondiale ou, dans le cas du Tiers Monde depuis les Indépendances, les états s'arrangent pour que leurs propres enfants apprennent à l'école cette langue étrangère importante qui pourrait être utile au pays. Je spécule qu'il a fallu attendre que les interprètes émergent comme une classe socio-économique importante démographiquement pour que d'autres Africains et peuples du Pacifique veuillent travailler avec les colonisateurs. Ces derniers apprennent la langue européenne de manière naturaliste et s'en servent même comme lingua franca entre eux dans les nouveaux centres d'activités économiques européennes ou américaines, dans le cas du Pacifique, au point de la restructurer jusqu'à en produire des pidgins. Je reviendrai sur ce sujet ci-dessous.

Une différence importante est à noter entre, d'une part, l'Afrique et le Pacifique et, de l'autre, les Amériques. Les premiers produiront des pidgins à base lexicale anglaise, ce qui est surprenant, étant donné que le portugais a fonctionné comme la lingua franca dominante du commerce le long des routes où les Portugais avaient été les pionniers jusqu'au XVIIIe siècle. Par contre, les Amériques produiront des pidgins basés sur des langues indigènes, par exemple, la lingua geral (à base du tupi) au Brésil, le quichua aux Andes, le

jargon mobilien au sud-est des Etats-Unis (à base du choctaw et du chickasaw), et le jargon chinook au nord-ouest du même pays. Mais l'histoire atteste du fait que jusqu'au XIXe siècle, les contacts entre Européens et non Européens dans les colonies se font généralement à l'aide d'intermédiaires ou d'interprètes, y inclus des « auxiliaires coloniaux », à qui les colonisateurs ont enseigné leur langue à l'école, pour servir l'entreprise coloniale.⁸ En fait, selon Lawrence *et al* (2006) et Austen (1999), la colonisation de l'Afrique a beaucoup reposé sur les « intermédiaires » et les « interprètes » jusqu'au XXe siècle, car peu d'administrateurs européens connaissaient les langues indigènes des colonies, même si certains d'entre eux parlaient un peu la langue véhiculaire de la région où ils étaient stationnés et qu'une petite minorité a même écrit les premières grammaires de certaines langues locales.⁹

⁸ Comme articulé clairement dans le « Macaulay Minute » de 1835 en Inde (une politique adoptée par d'autres nations colonisatrices), les premières écoles coloniales, où étaient admis d'abord les enfants des familles privilégiées, avaient pour mission de former des auxiliaires coloniaux pour jouer le rôle d'intermédiaires entre les colonisateurs et les populations indigènes et être au service de l'entreprise coloniale. Dans la plupart des colonies d'exploitation c'est seulement après la deuxième guerre mondiale que l'éducation scolaire sera ouverte à tous les enfants. Il faudra d'ailleurs attendre plus longtemps avant que l'école soit accessible aux enfants des milieux ruraux, où seuls les plus hardis pouvaient quitter leurs villages pour être scolarisés dans la (petite) ville ou la mission chrétienne la plus proche. Jusqu'à aujourd'hui la pratique des langues coloniales européennes dans les anciennes colonies d'exploitation est restée un phénomène surtout urbain, bien que les linguistes parlent des « français d'Afrique » et des « anglais indigénisés », qui se parlent seulement en Afrique et en Asie, alors qu'en principe toute variété locale d'une langue exogène est une variété indigénisée (Mufwene 2009).

⁹ Le fait que certains administrateurs aient produit exceptionnellement des descriptions de certaines langues indigènes ne contredit pas cette observation. Les missionnaires ont contribué davantage à la communication entre Européens et non Européens, ayant appris certaines langues indigènes dans le but de convertir leurs ouailles le plus tôt possible. Certains des convertis apprendront alors la langue européenne correspondante et serviront d'intermédiaires, donc d'interprètes lors de la colonisation européenne, un sujet sur lequel je reviendrai ci-dessous.

C'est à dessein que Samarin (1982a, 1982b, 1986, 2013, entre autres) parle souvent d' « auxiliaires coloniaux », des employés africains (instructeurs d'école et bureaucrates) qui travaillèrent au service des colonisateurs et à travers lesquels ces derniers pouvaient communiquer avec les populations indigènes. (Voir aussi Ocheni & Nwankwo 2012 pour une analyse semblable.) Curtin (1984) souligne l'importance des « cultural brokers » ('courtiers culturels') dans les contacts entre les marchands européens et leurs contreparties non européennes dans les colonies. Ils sont généralement décrits comme des locuteurs multilingues, pas nécessairement des natifs de la région, qui connaissent bien les cultures engagées dans les échanges et s'engagent dans les négociations. Kennedy (2013) identifie ceux utilisés par les explorateurs du XIXe siècle comme des « déracinés », car ils étaient généralement originaires de régions autres que celles où ils étaient employés mais connaissaient bien les endroits où ils rendaient leurs services.

Wolf (1982) parle plus directement de l'usage d'interprètes dans les interactions commerciales entre Européens et non Européens, bien qu'il utilise le terme « broker » plutôt dans le sens d'intermédiaire ou personne interposée dans les réseaux de recrutement des engagés ou d'acheminement des biens produits ou acquis. Ceci souligne aussi la nature souvent indirecte des échanges commerciaux et la dépendance des Européens et même des marchands ou dirigeants indigènes des interprètes ou courtiers. C'est dans le même esprit qu'on devrait interpréter les nombreuses références que fait Berlin (1998) aux « Atlantic Creoles », qui pour la plupart semblent avoir été des enfants nés des unions entre femmes africaines et hommes européens en Afrique et qui étaient au moins bilingues.¹⁰

¹⁰ Berlin utilise le terme « créole » dans un sens plus large que la plupart des historiens de la colonisation européenne. Ceux de l'Amérique Latine en particulier appliquent le terme aux personnes d'origines ethniques non indigènes nées dans les colonies de peuplement. Berlin semble l'avoir appliqué aux mulâtres africains parce que le terme s'applique souvent aussi aux métis, par allusion au mélange racial, dans l'histoire coloniale des Amériques.

Selon lui, ils avaient un statut social spécial leur permettant d'accumuler beaucoup de pouvoir même au moment où les Européens prenaient le dessus dans les négoce avec les chefs africains, car les échanges commerciaux ne pouvaient se faire sans leur intervention comme intermédiaires.

Nous apprenons davantage sur le rôle important des interprètes à partir de l'histoire de la colonisation d'Hawaii ainsi que celle de la traite entre les Occidentaux et les Polynésiens dans le Pacifique. Dans les deux cas, la langue européenne, notamment l'anglais, est apprise d'abord par des membres des familles royales ou celles d'autres classes dirigeantes. Ce sont ceux-ci qui fonctionneront ensuite comme interprètes dans les expéditions maritimes du Pacifique (Beechert 1985), sur lesquelles je reviendrai ci-dessous. Cette évolution des contacts entre Américains et Hawaïiens confirme celle des interactions entre Européens et non Européens en Afrique et en Chine. Dans le cas de la Chine, les dirigeants exigeaient que chaque marchand étranger engage un interprète même si le marchand lui-même connaissait le cantonnais et pouvait négocier avec plus de compétence que l'interprète dont la connaissance de la langue européenne pouvait être limitée (van Dyke 2005). Il semble que la plupart de ces interprètes chinois appartenaient à la classe dirigeante et avaient appris (une variété approximative de) l'anglais ou une autre langue européenne avant l'émergence du « broken English » à Canton au milieu du XVIIIe siècle, appelé « pidgin » à partir du début du XIXe siècle, du moins selon Baker & Mühlhäusler (1990).

Quant au développement des plantations d'Hawaii, les Américains ont recruté en Asie, dès 1830, des engagés qui ont continué à parler leurs langues d'héritage dans le territoire hôte ; logés dans des camps ou des « maisons » séparé(e)s, ils étaient ségrégués selon leur origine nationale et ethnolinguistique : Chinois, Japonais, Coréens, et Philippins (partageant le tagalog comme langue commune dans ce dernier cas). Le propriétaire de la plantation communiquait

avec les engagés par l'intermédiaire du contremaître, locuteur d'anglais et de la langue des engagés de la « maison » correspondante. Selon Roberts (2004), les engagés auraient d'ailleurs appris ou développé un pidgin basé sur la langue hawaïenne, avant de développer un pidgin anglais vers la fin du XIXe siècle, car c'est surtout avec les indigènes hawaïens qu'ils avaient besoin de communiquer pour s'adapter à la nouvelle écologie géographique. Ils pouvaient bien entendu utiliser le même pidgin hawaïen pour communiquer avec des engagés d'une autre origine ethnolinguistique. Le pidgin anglais d'Hawaii viendra alors remplacer le pidgin hawaïen, pour exercer les mêmes fonctions communicatives que celui-ci, mais seulement vers la fin du XIXe siècle (voir ci-dessous).

Tout ceci explique pourquoi à Hawaii le pidgin anglais s'est développé sur les plantations, alors que le créole a émergé en ville (Roberts 1998). Les écologies sociales de ces nouvelles variétés langagières n'étaient évidemment pas identiques (s'il peut y avoir des écologies identiques en ce qui concerne l'évolution linguistique !) à celles des Antilles et de l'Océan Indien, où le créole s'est développé sur les plantations, en grande partie à cause du mélange des esclaves d'origines ethnolinguistiques très diverses. Dans ces derniers territoires, les villes ont plutôt produit des approximations plus proches de la langue européenne et rien qui ressemble à un pidgin. Selon Patrick (1999), c'est seulement après l'abolition de l'esclavage que les anciens esclaves des plantations qui quitteront le milieu rural introduiront le créole jamaïcain en milieu urbain, dans les quartiers défavorisés où ils vivront. Il s'y répandra dès la fin du XIXe siècle dans la classe ouvrière, dont il deviendra d'ailleurs une marque identitaire. En revanche, il apparaît qu'à Hawaii, ce sont les milieux urbains qui ont encouragé des interactions fréquentes entre populations asiatiques d'origines ethnolinguistiques différentes, surtout parmi les enfants allant à la même école, favorisant dès lors l'émergence de ce que les linguistes considèrent comme le créole anglais d'Hawaii, bien que la population locale l'appelle « pidgin » (voir aussi Mufwene 2004, 2008).

Selon Roberts (2004), un pidgin anglais se serait développé plus tôt, au début du XIXe siècle, mais il aurait eu une structure différente de celui développé vers la fin du même siècle, le premier étant peut-être plus proche de l'anglais parlé par les marins et marchands avec lesquels les Hawaïens travaillaient. Cette hypothèse est différente de celle que j'ai construite à partir d'autres sources dans Mufwene (2005). Par exemple, selon Beechert (1985), depuis la fin du XVIIIe siècle, les missionnaires américains auraient enseigné l'anglais aux membres des classes dirigeantes ; ceux-ci auraient servi comme membres d'équipage et/ou comme interprètes pendant les expéditions de négoce ou de pêche des baleines dans l'Océan Pacifique. D'ailleurs, Drechsel (2014) parle de la présence de Polynésiens locuteurs d'anglais et d'autres langues européennes (certains ayant même séjourné en Europe, tout comme des interprètes africains !) à bord des navires européens et américains qui sillonnaient le Pacifique durant la deuxième moitié du XVIIIe et au XIXe siècle. Ces Polynésiens servaient souvent d'interprètes, qui, selon Drechsel, utilisaient un « pidgin maritime polynésien » ayant émergé peu après l'arrivée des Européens et des Américains dans le Pacifique pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, pour communiquer avec les populations insulaires. Ce pidgin indigène servira de lingua franca jusqu'au milieu du XIXe siècle, avant d'être remplacé par un pidgin anglais différent de ceux qui se sont développés pendant la même période sur les îles mélanésiennes.

Ce « pidgin maritime polynésien », qui aurait commencé à partir du tahitien, n'aurait pas été uniforme. Sa structure, ou peut-être surtout son vocabulaire, aurait varié d'une île à une autre, reflétant les contributions lexicales des langues polynésiennes des interprètes indigènes, bien que leurs langues, y compris le maori, soient génétiquement apparentées. La nature de ce pidgin n'est pas clairement définie par Drechsel lui-même, qui le caractérise de « variable », bien qu'il ait une structure morphosyntaxique qui est principalement SVO au lieu de la structure VSO des langues polynésiennes. Il pourrait même être question de l'usage des variétés simplifiées mais pas nécessairement pidginisées (dans le sens de

« broken language ») du tahitien, car les langues polynésiennes n'ont pas beaucoup d'agglutinations ou de flexions. Les variétés de l'anglais et d'autres langues européennes parlées par les interprètes en question révèlent que ces derniers n'étaient pas toujours des locuteurs compétents de ces langues. Drechsel cite quelques navigateurs européens qui critiquent le niveau de compétence de leurs interprètes tout en soulignant qu'eux-mêmes, les Européens, ne pouvaient le plus souvent pas communiquer directement avec les populations indigènes. D'autre part, comme en Afrique, il faut aussi compter parmi les interprètes quelques Européens (naturalistes, aventuriers, médecins) qui avaient participé à des expéditions antérieures et qui pouvaient se débrouiller dans l'une ou l'autre langue insulaire avec un minimum de vocabulaire interinsulaire complété par des gestes.

Quoi qu'il en soit, les interprètes devaient être capables de parler une variété au moins approximative d'une langue européenne, particulièrement l'anglais ou le français, afin d'exercer leur fonction. Selon Keesing (1988), ce serait ce genre d'anglais que des Océaniens auraient appris des navires occidentaux et qu'ils auraient par la suite emporté avec eux une fois qu'ils se sont fait engager dans les plantations des îles mélanésiennes. Cette variété maritime d'anglais aurait alors évolué en des pidgins anglais de la Mélanésie.¹¹ Le pidgin maritime polynésien aurait alors disparu des îles polynésiennes, ayant été remplacé par l'anglais, surtout à la Nouvelle Zélande, ou par une variété française à Tahiti. Cependant, selon Roberts (2004), il ne serait pas celui qui s'est développé comme pidgin anglais à Hawaii et qui aurait une genèse tout à fait locale. Mais on doit se demander si toute évolution linguistique n'est après tout pas locale, même si les origines lointaines sont des territoires extérieurs et pas toujours certaines.

¹¹ Selon Baker (1993), l'origine de ces pidgins serait plutôt dans le parler anglais des engagés multi-ethniques de Queensland, en Australie, dont les débuts plus lointains se trouveraient dans le parler de Sydney, un endroit où les équipages navires occidentaux se rencontraient souvent au XIXe siècle. Mais l'idée fondamentale d'une origine étrangère aux îles mélanésiennes pour leurs pidgins est la même que celle de Keesing.

Il me faut toutefois préciser que si un pidgin est né dans les plantations d'Hawaii, il n'a pas nécessairement précédé le créole urbain. Selon Roberts (1998), les deux variétés se seraient développées en parallèle. En ville, le créole est né parce que la population utilisait de plus en plus des approximations de l'anglais « indigénisé » comme vernaculaire et les enfants, qui l'apprenaient aussi à l'école, étaient influencés par les variétés xénolectales de leurs parents. Roberts (2004) rejette l'hypothèse de Bickerton (1981, 1984), qui cite le pidgin anglais d'Hawaii comme l'ancêtre du créole anglais d'Hawaii. Les deux variétés se seraient développées dans des écologies complémentaires ; et elles auraient naturellement été influencées quelque peu par le pidgin polynésien hawaïen, qui les a précédés. Selon Drechsel (2014), le « pidgin maritime polynésien » aurait aussi constitué un substrat pour le pidgin et le créole anglais d'Hawaii. À l'évidence, on pourrait évoquer le fait que le créole anglais d'Hawaii a certains des traits structurels qui le distinguent des « créoles atlantiques », en particulier la grammaticisation du verbe *stay* 'rester' comme marqueur de l'aspect DURATIF, l'absence des constructions sérielles dans lesquelles les verbes *go* 'aller', *come* 'venir', et *take* 'prendre' correspondent à des constructions prépositionnelles dans d'autres langues, et l'usage du complémentiseur *dat* (< *that* en anglais) là où les créoles anglais de l'Atlantique utilise *say* [sɛ] (qui s'est grammaticisé à partir du verbe sériel *say* [sɛ] 'dire'). A vrai dire, ces différences montrent seulement que les influences substratiques à Hawaii étaient différentes des celles des plantations de l'Océan Atlantique et de l'Océan Indien.

Holm (1986) et Goodman (1985) parlent des ouvriers qui auraient été emmenés de Porto Rico, des États-Unis, et même du Cap Vert (identifiés comme « Portugais » !, voir Ferreira (1999) pour travailler avec les engagés asiatiques. Il n'y a plus de traces du (créole) portugais aujourd'hui à Hawaii, contrairement aux langues asiatiques. Ses locuteurs ont apparemment été assimilés à la population blanche/américaine et leurs descendants seraient devenus des locuteurs d'anglais, ce qui souligne bien le rôle de la ségrégation raciale dans l'émergence des créoles. Quant aux autres ouvriers non

asiatiques parlant anglais, il est possible qu'ils soient restés en ville ou aient exercé des fonctions de cadre dans les plantations. N'ayant pas été assimilés à la population blanche, ils seraient aussi devenus des locuteurs du créole anglais d'Hawaii.

Le créole hawaïen parlé en milieu rural maintenant, sous le nom de « pidgin », se serait alors répandu à partir de la ville, dans une direction contraire à celle des créoles aux Antilles, où ces nouveaux vernaculaires coloniaux se sont répandus depuis les plantations jusqu'en ville, après l'abolition de l'esclavage et après le refus des anciens esclaves des plantations de continuer le travail servile. Tout montre que, contrairement à l'hypothèse de Bickerton (1981, 1984), Hawaii n'a pas été colonisé sur le modèle des Antilles ou de l'Océan Indien, même si un pidgin et un créole à base de l'anglais s'y sont développés (Mufwene 2004, 2005).¹²

4. Pourquoi des pidgins ne se seraient pas développés peu après les contacts initiaux entre Européens et non Européens

Il y a plus d'un facteur pertinent pour répondre à la question articulée dans l'entête de cette section. Le premier a affaire au fait que, comme je l'ai noté ci-dessus, le portugais avait fonctionné

¹² D'autres références telles que Goddard (2000) et Karttunen (2000) nous informent davantage sur le fait que les marchands et les missionnaires européens en Amérique du Nord non-hispanique ont dépendu d'interprètes lors de leurs interactions avec les indigènes. Silverstein (1996) parle même des « chaînes d'interprètes » dont on se sert dans des interactions commerciales, la langue d'interprétariat étant souvent un « pidgin », ou simplement une variété simplifiée d'un usage pas répandu. Comme, en raison de la créolistique, le rôle des pidgins dans ces interactions est de plus en plus évoqué, Goddard spécifie (peut-être sans avoir anticipé la conclusion que je dérive de ses commentaires) que les pidgins basés sur les langues amérindiennes étaient plutôt parlés par des interprètes européens. Naïvement ils crurent souvent que les langues amérindiennes avaient des structures simples, alors qu'en réalité les Amérindiens limitaient à dessein les formes auxquelles ces étrangers avaient accès, pour que ceux-ci ne comprennent pas ce que eux, les Amérindiens, se disaient entre eux. L'histoire économique des colonies suggère que les interprètes ont joué un rôle incontournable dans l'évolution des rapports entre Européens et non Européens au début et souvent même pendant toute la colonisation européenne.

comme une lingua franca entre Européens et non Européens le long des côtes africaines, de l'Océan Indien, et de l'ouest Pacifique jusqu'au Japon, du XVe au XVIIIe siècles. Pourquoi n'y a-t-il pas de traces d'un pidgin portugais, où que ce soit, contrairement à l'hypothèse de Naro (1978), selon laquelle celui-ci aurait été parlé partout le long de la côte de l'Afrique de l'Ouest depuis le XVe ou XVIe siècle ? Des créoles portugais se sont pourtant développés sur cette même route : au Cap Vert, en Casamance et en Guinée Bissau (bien que ceux-ci puissent être des extensions de celui du Cap Vert), à Svo Tomé-et-Principe, à Korlai, et à Macao !¹³ Excepté pour ceux qui sont dérivés apparemment des créoles d'ailleurs (par exemple, le krio de Sierra Leone, provenant de la Jamaïque), ces nouveaux vernaculaires ont émergé dans des colonies de peuplement ou du moins là où il y avait des colons portugais vivant d'une façon (plus ou moins) permanente avec une population locale qu'ils ont assimilée à leur culture. Comme il n'y a pas de pidgin français antérieur au XXe siècle (dans la mesure où le français tirailleur, l'abidjanais, et le tày bôy du Vietnam comptent comme exemples) ou de pidgin néerlandais, on doit se demander quel facteur culturel national peut expliquer l'émergence des pidgins anglais en Afrique de l'Ouest et dans le Pacifique. Pourquoi des pidgins anglais ne se sont-ils pas formés aux Amériques (y compris les Caraïbes), alors que des créoles y ont bien émergé, tout comme en Australie ?

¹³ Comme la plupart des créolistes à l'époque, Naro soutenait que les créoles avaient évolué à partir de leurs ancêtres pidgins, alors que l'histoire coloniale suggère que les créoles ont émergé séparément des pidgins et directement à partir de leurs langues de base par « basilectalisation », sans passer par une phase de pidginisation (Chaudenson 1979ss, Mufwene 2001ss). Bien qu'ils aient des structures aussi complexes que les créoles, les « expanded pidgins » ont émergé dans des écologies de rencontre différentes, où les locuteurs sont passés de l'usage non vernaculaire à l'usage vernaculaire, alors que là où les créoles ont émergé, la langue a toujours été parlée comme vernaculaire. Il est évident que des processus évolutifs différents peuvent produire des résultats semblables, comme une bouteille dont on ne peut dire si elle est à moitié remplie ou à moitié vide sans savoir au préalable si elle avait été vide ou remplie avant.

Il devient alors pertinent aussi de souligner la distinction entre, d'une part, les colonies de peuplement et, de l'autre, les colonies d'exploitation et les colonies de négoce. Dans les premières, les Européens entendaient développer de nouveaux domiciles ou, selon Crosby (1986), de « nouvelles et meilleures Europes ». Jusqu'à la fin du XIXe siècle, ils y ont généralement marginalisé les populations indigènes, s'ils ne les avaient pas exterminées (particulièrement dans le cas de la colonisation de l'Amérique hispanophone !), et donc ils n'avaient pas à partager leur langues avec celles-ci. En revanche, leurs langues ont prévalu sur les langues des populations exogènes qui fonctionnent désormais dans les institutions économiques et politiques qu'ils ont développées, à commencer par les esclaves. (Ceux-ci les ont modifiées sous des influences de leurs langues substratiques dès qu'ils n'étaient plus intégrés socialement par les colons, dès le début des sociétés des plantations.) Dans les autres types de colonies, les colonisateurs européens se satisfaisaient soit de la lingua franca déjà en place, c.-à-d. le portugais (ou le malais en Indonésie, sous la colonisation hollandaise), soit de la langue de leur nation tout en s'assurant de produire une classe d'auxiliaires coloniaux qui pouvaient servir d'interprètes dans leurs relations avec les masses populaires des colonisés. Pendant la colonisation de négoce, des Africains eux-mêmes, comme les insulaires du Pacifique, se sont investis à apprendre la langue de l'acheteur, pour les mêmes raisons commerciales que l'on retrouve dans la plupart des transactions internationales actuelles.¹⁴

Comme le souligne Aboh (à paraître) et le montrent les historiens cités ci-dessus, les Européens ne faisaient pas du commerce avec n'importe quel interlocuteur africain et il n'y avait pas de bazars

¹⁴ Comme je l'ai signalé ci-dessus, selon Drechsel (2014), une lingua franca maritime polynésienne était déjà en usage dans le Pacifique dans seconde moitié du XVIIIe siècle, ce qui aurait facilité le travail des interprètes qu'ils engagèrent dans cette région multilingue. Il se pose alors la question de savoir pourquoi le pidgin anglais aurait remplacé le pidgin polynésien.

pour la vente des esclaves. Il s'agissait plutôt d'un système organisé et hiérarchisé où des personnes investies de pouvoir politique et/ou militaire faisaient l'acquisition d'esclaves et de prisonniers de territoires hostiles, les gardaient dans leurs familles ou sur leurs domaines, et pouvaient à certaines occasions les échanger contre d'autres « commodités ». Il s'agissait donc de rois ou de chefs qui s'engageaient dans ces transactions capturant des hommes lors de conflits militaires avec des territoires voisins. Il paraît donc peu probable que des étrangers (quels qu'ils soient) aient été autorisés à venir capturer des esclaves dans ces nations, sur le modèle d'une chasse au gibier. Même si les marchands européens vendaient bien des armes aux chefs et rois africains, ils n'avaient pas d'armées eux-mêmes pour aller capturer des esclaves, sauf peut-être plus tard vers le début ou au milieu du XIXe siècle. Leur stratégie était plutôt d'encourager des antagonismes armés entre nations voisines pour en profiter par la suite afin d'échanger des prisonniers de guerre contre des marchandises européennes, dont des fusils.

Ce genre de rapport entre Européens et leurs fournisseurs africains nécessitait une communication fiable, et donc l'usage d'intermédiaires qui faisaient, entre autres, fonction d'interprètes (voir, p.ex., Kennedy 2013). Du côté africain, il était aussi dans l'intérêt des chefs d'avoir des interprètes fiables qui pouvaient protéger leurs bénéfices économiques et politiques, ce qui explique qu'ils aient souvent choisi des membres de leurs propres familles, envoyés d'abord en Europe à la fois pour s'assurer de la bonne foi de leurs clients et pour apprendre la langue de leurs nouveaux partenaires économiques.¹⁵ Dans certains cas, comme celui du Roi Dom Afonso

¹⁵ Notons que, bien avant l'arrivée des Européens sur leurs côtes, les rois et les chefs africains avaient déjà l'habitude de se servir d'interprètes pour communiquer avec des interlocuteurs originaires d'autres royaumes ou territoires où étaient parlées d'autres langues (Austen 1999, Austen & Derrick 1999). Ils avaient déjà des courtiers qui avaient voyagé et servaient d'interprètes dès que l'on pouvait se servir de leur compétence, à la seule différence que cette fois-ci il était question de langues qui leur étaient complètement inconnues.

du Kongo au début du XVIe siècle, le dirigeant lui aussi apprenait la langue européenne. Dans ce cas particulier, il y a même des preuves des lettres que le Roi Dom Afonso a écrites au Roi Dom Manuel Ier du Portugal et au Pape de l'époque. Selon un article de Wikipedia (version anglaise, 7 juin 2013), il aurait aussi envoyé son propre fils et quelques membres de son entourage au Portugal pour apprendre le portugais. Les explorateurs européens étaient fort conscients du besoin d'établir une forme de communication avec les habitants des territoires qu'ils découvraient. Dans beaucoup de cas ils recrutaient des anciens voyageurs ou kidnappaient des gens pouvant apprendre par immersion leur langue européenne, afin de s'en servir comme interprètes au cours des expéditions suivantes (Kennedy 2013), comme je le montrerai ci-dessous.

Rappelons aussi que, arguant contre l'hypothèse du « baby talk », lequel, selon certains anciens créolistes, les Africains auraient parlé lors de leurs contacts avec les Européens, Naro (1978, 1988) attire avec justesse notre attention sur la présence, avant le début de la traite des esclaves vers les Amériques, de nombreux noirs africains à Lisbonne et dans d'autres villes portugaises (voir aussi Fayer 2003). Selon lui, bon nombre d'entre eux y travaillaient comme domestiques et parlaient peut-être assez bien le portugais, bien que leur parler ait été caricaturé dans la dramaturgie comme étant « pidginisé ». Il donne le nom de « reconnaissance language »,¹⁶ à cette variété en ajoutant qu'elle n'était pas associée seulement aux Africains ; elle était

¹⁶ Comme je l'explique ci-dessous, on n'aurait peut-être pas tort de supposer que beaucoup de ces Africains, surtout ceux qui n'étaient pas au Portugal depuis longtemps, parlaient des interlangues, donc des variétés idiolectales semblables à celles des ouvriers migrants étrangers aujourd'hui. Contrairement à la conclusion de Naro (1978 : 321), ils n'auraient peut-être pas vraiment utilisé un pidgin comme lingua franca pour communiquer entre eux, sauf occasionnellement, quand ceux venus des « nations » différentes se rencontraient (voir ci-dessous). Je veux dire que la « reconnaissance language » pourrait ne pas avoir été une variété communautaire mais plutôt une projection portugaise des interlangues des locuteurs non natifs peu compétents.

considérée comme typique des étrangers en général, y compris les Italiens. Cette variété me semble aussi pouvoir être interprétée comme « foreigner talk » utilisé par les Portugais eux-mêmes pour faciliter la communication, parfois en empruntant des mots de la langue de l'autre (voir Naro 1978 : 325-326). Quelle que fût la qualité de leur portugais non natif en général, il paraît plausible que certains de ces « immigrants » africains aient été engagés par la suite comme interprètes à bord des navires destinés à explorer la côte africaine ou pour y faire du commerce (voir aussi Fayer 2003), même si certaines expéditions n'étaient pas fructueuses. Cela ne signifie aucunement que ces Africains ont toujours réussi à servir d'interprètes ; il serait en effet naïf de penser qu'ils connaissaient toutes les langues (côtières) africaines juste parce qu'ils venaient d'une région côtière africaine.¹⁷

Contrairement à ce que nous laissent croire et Naro (1978, 1987) et Goodman (1987, 1988), le fait que des représentations théâtrales aient caricaturé le portugais des Africains au Portugal ne prouve pas qu'ils aient parlé un pidgin comme variété communautaire, car les conditions d'émergence d'une telle variété n'étaient pas réunies, pas plus que chez les « ouvriers étrangers » aujourd'hui en Europe. Aucune des études des interlangues en Europe depuis les années 1970 (les seules qui sont les mieux connues en linguistique !) ne montre que ces variétés individuelles, donc idiolectales, aient

¹⁷ Soulignons que les Portugais avaient découvert l'Afrique et faisaient déjà du négoce avec les Africains longtemps avant qu'ils ne commencent la colonisation du Brésil en 1500 et y importent les premiers esclaves en 1538. Ils sont aussi restés les fournisseurs les plus importants d'esclaves jusqu'au XVIIe siècle, quand les Anglais, les Hollandais, et les Français développent alors leurs propres forts de négoce, ayant usurpé certains de ceux-ci aux Portugais eux-mêmes. L'évolution des conquêtes se révèle à travers les noms de certains forts et territoires, par exemple, *El Mina*, *Arguin*, *Goa*, *Malacca*, *Sierra Leone*, *Costa do Ouro* ou *Gold Coast* ou *Côte d'Or*, *Costa do Marfim* ou *Côte d'Ivoire*, et *Cameroun*, qui sont tous d'origine portugaise. Cependant, le portugais perdurera comme lingua franca d'échanges jusqu'au XVIIIe siècle (Magnus 1999, Ostler 2005). Nous n'avons jusqu'à ce jour aucune preuve qu'il se soit jamais pidginisé. Les documents historiques ne suggèrent pas ce processus.

convergé vers une variété communautaire utilisées par les ouvriers étrangers pour communiquer entre eux (Mufwene 2010). Des noms tels que *Gastarbeiter Deutsch* ne sont que des généralisations ou constructions des linguistes !

Etant démographiquement minoritaires, les « immigrés » du XVe siècle au Portugal étaient probablement bien intégrés dans des familles (voir Thomas 1997 : 64), bien qu'ils n'aient vraisemblablement pas parlé la langue cible comme des locuteurs natifs et n'aient pas été traités comme des Portugais. Même quand les esclaves africains avaient atteint, à en croire les historiens, la proportion de 10 pour cent de la population du Portugal au XVIe siècle et soient surtout concentrés dans les villes et au sud du pays, ils étaient dispersés dans des familles. Naro (1978) souligne aussi que le portugais africain au Portugal constituait un continuum s'étendant des approximations les plus proches de la norme native aux approximations les plus divergentes. Ces mêmes constats s'appliquent aujourd'hui à la façon dont les ouvriers étrangers parlent la langue de leur pays hôte sans que leurs parlers soient caractérisés de pidgins. De surcroît, Goodman (1987 : 156) observe avec justesse que leurs enfants, pour ceux qui en ont eu au Portugal, parlent le même portugais que les Portugais natifs, comme le font aujourd'hui les enfants des travailleurs étrangers et autres migrants en Europe en apprenant la variété native de la langue du pays hôte.¹⁸

¹⁸ Saisissons cette occasion pour attirer l'attention du lecteur à un détail important concernant l'émergence des pidgins dont la plupart des auteurs qui en documentent les évolutions oublient de tenir compte. La variété en question doit fonctionner comme lingua franca non seulement entre locuteurs « natifs », généralement moins nombreux, et locuteurs non natifs mais aussi entre les locuteurs non natifs eux-mêmes. C'est en prenant en compte ce dernier facteur que Baker (1987) conclut que les pidgins anglais du Pacifique, qu'il retrace à l'usage de l'anglais comme lingua franca à Sydney en Australie, se sont développés dans les plantations, où la main d'œuvre était d'origines ethnolinguistiques diverses. L'usage vernacularisé entrainera alors l'expansion du vocabulaire et des structures du pidgin, le transformant en un « expanded pidgin ». Comme je tente de l'expliquer dans Mufwene (2010), nous ne devons pas confondre les interlangues des migrants avec des pidgins, ni même

Naro (1978) lui-même rejette la possibilité d'un parler communautaire africain au Portugal, arguant que les Africains vivaient isolés dans des familles et qu'ils ne se voyaient pas régulièrement, sauf peut-être au puits d'eau. Ce qui est incontestable est que nombre de ces Africains ne parlaient pas couramment le portugais vernaculaire et qu'ils avaient fort probablement un accent non natif, ce qui expliquerait pourquoi les représentations de leur portugais reproduisaient surtout des traits phonologiques. Toutefois, nous ne devons pas oublier, comme Naro lui-même nous le rappelle, que l'intention de ces représentations était de se moquer des étrangers (320, 323). Donc, ces représentations « stéréotypées » et généralisées contenaient probablement pas mal d'exagérations, surtout quand celles-ci étaient accumulées dans le parler d'un même personnage.¹⁹

Les cas cités ci-dessus d'Africains en Angleterre au XVIIe et au XVIIIe siècles qui avaient bien appris la langue anglaise et étaient revenus travailler au service de leurs rois/chefs ou à celui des missionnaires devraient nous décourager de penser que les Africains auraient nécessairement développé des pidgins peu après l'arrivée des Européens ou au début des interactions commerciales de ces derniers avec les indigènes.

D'après les sources historiques, il apparaît que certains interprètes non européens n'avaient pas appris la langue européenne

associer toutes les approximations de la langue cible par des locuteurs non natifs à un processus de pidginisation.

¹⁹ Ceci est un problème de longue date dans les études créoles, qui a même alimenté l'hypothèse de la « décréolisation » basée sur la supposition d'un basilecte projeté par un écrivain ou un linguiste sur la base des divergences structurelles observées individuellement dans des idiolectes différents. Les auteurs les ont alors regroupées ensemble dans une variété communautaire hypothétique que les locuteurs des générations précédentes auraient tous parlée d'une façon uniforme. Bien que ces représentations langagières simplifient nos analyses linguistiques (pour des raisons pratiques !), nous devons nous rappeler qu'elles ne sont que des hypothèses commodes qui ne doivent pas fausser la réalité de la variation inter-idiolectale entre locuteurs (voir Mufwene 1994).

en Europe.²⁰ Même le Roi Dom Afonso du Kongo, mentionné ci-dessus, n'avait jamais visité le Portugal, ni un autre territoire portugais ou européen. Il avait appris le portugais auprès des missionnaires, qui avaient besoin de sa permission pour prêcher dans son royaume et qui interagissaient régulièrement avec lui. Bien que, pour leur mission de christianisation, les missionnaires fussent plus intéressés à apprendre la langue locale la plus importante ou la plus répandue, ils avaient aussi formé une petite classe d'auxiliaires, y compris des missionnaires indigènes, à laquelle ils avaient enseigné leur langue européenne, représentée surtout par le portugais pendant à peu près deux siècles. Hastings (1998) souligne le rôle important des missionnaires franciscains et capucins dans le Royaume du Kongo aux XVIIe et XVIIIe siècles, en particulier celui du Père Bernardo. Ayant vécu dans le royaume pendant neuf ans, celui-ci parlait couramment le kikongo et était même un confident du Roi Pedro IV. Thornton (1984) attire notre attention sur la formation, par les missionnaires jésuites, d'un clergé africain et d'auxiliaires séculiers, du XVe au XVIIIe siècles. Thomas (1997 : 220) cite la nomination des fils du Roi de Sonyo (un des fragments de l'ancien Royaume du Kongo) comme « les dix maîtres de l'Eglise », qui chantaient la messe et aidaient avec les confessions. Toujours selon Thomas, ces agents éduqués en langue portugaise étaient généralement recrutés parmi les nobles et servaient souvent d'interprètes.

On trouve une histoire de contacts inter-langagiers semblable en dehors de l'Afrique, où les premiers à bénéficier des avantages de la nouvelle langue (le portugais, l'anglais, le français, ou le néerlandais, avec les progrès du commerce entre l'Europe et les territoires non européens) étaient aussi des privilégiés de la classe

²⁰ Nous n'oublierons pas bien sûr la participation des « facteurs », « lançados », « déserteurs » européens comme intermédiaires importants dans les relations entre l'Europe et le monde non européen. Mais ils nous intéressent moins par rapport à l'émergence des pidgins basés sur des langues européennes, particulièrement l'anglais comme nous le montrerons ci-dessous, chez les non Européens.

gouvernante, en commençant par la cour royale. Ce scénario s'est reproduit en Asie (notamment en Chine, voir van Dyke 2005), à Hawaii (voir Beechert 1985), et apparemment aussi dans le reste du Pacifique (voir Drechsel, 2014). Selon Bolton (2000, 2001), les Chinois entrent en contact avec des marchands anglais, à Canton, pour la première fois en 1637, bien que les Portugais à Macao fussent alors les partenaires les plus importants des Chinois. La présence des marchands anglais ne devient plus importante qu'à partir du XVIIIe siècle, à Canton, le seul endroit où les étrangers ont la permission de faire du commerce, par le canal des « compradors », le terme local (issu du portugais) pour « intermédiaire ». L'anglais y fonctionne littéralement comme langue de « business », un des étymons du terme « pidgin » (Baker & Mühlhäusler 1990), et sa connaissance est, selon Bolton (2002), une des conditions requises par les Chinois pour se faire engager comme « compradors ». Selon van Dyke (2005), certains ne le parlent pas bien et sont de ce fait des interprètes incompetents, mais Bolton (2002) signale aussi qu'il y a peu d'Européens qui apprennent le « chinois », apparemment le cantonnais. Bolton (2002) explique aussi que le pidgin se forme vraiment à la suite de l'expansion géographique du commerce entre Chinois et Occidentaux, dès qu'il est pratiqué dans des centres autres que Canton pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle, y compris Hong Kong et Shanghai. Ceci suggère un usage plus répandu de l'anglais chez des locuteurs chinois de moins en moins compétents, et aussi chez des indigènes parlant des langues ou des variétés incompréhensibles les unes aux autres (Bolton 2002 : 186).²¹

²¹ Le rôle des missionnaires chrétiens dans la diffusion de l'anglais en Chine était plutôt l'inverse de ce que j'ai expliqué dans Mufwene (2005, 2008). Ils sont arrivés en Chine plus tard que les marchands occidentaux et ont formé des écoles seulement à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Ils ont alors enseigné l'anglais, ce qui conduira à l'abandon du pidgin, que les Occidentaux avaient généralement traité avec un certain dédain. Bolton (2002 : 190) souligne la création du « Collège d'interprètes » à Pékin en 1862, bien que celui-ci n'ait pas immédiatement mis fin à l'expansion démographique du pidgin, qui ne disparaîtra pas avant la deuxième guerre mondiale, donc au milieu du XXe siècle.

5. L'émergence plutôt tardive des pidgins par rapport aux débuts de la colonisation européenne

En créolistique, les prototypes épistémologiques des « créoles », qui ne doivent pas être confondus avec les prototypes typologiques proposés par McWhorter (1998), sont des vernaculaires européens qui ont émergé dans des colonies de peuplement dont l'économie principale est associée à l'esclavage et à la culture industrielle surtout de la canne à sucre ou du riz, bien qu'il y ait quelques exceptions à cela.²² Les prototypes en question sont des variétés antillaises, y compris celles du Suriname et des Guyanes, et de l'Océan Indien, qui ont inspiré la recherche sur les créoles et les pidgins, dont le nombre ne cesse de croître, en l'absence de critères fiables. Quant aux « pidgins », ils sont considérés comme des *lingua francas* dont l'émergence est associée à l'usage occasionnel de la langue européenne dont ils ont évolué. L'usage occasionnel est dû aux contacts sporadiques de négoce au départ entre Européens et non Européens, les populations locales ayant maintenu leurs vernaculaires d'héritage pour les interactions entre eux-mêmes.²³ Dans le cas des

²² Comme je le discute dans Mufwene (2008), le Brésil avait commencé la culture de la canne à sucre un siècle avant les Antilles et avait bien plus d'esclaves ; mais il n'a pas produit de « créoles ». En revanche, Le Cap Vert et les Antilles Néerlandaises n'ont pas développé de plantations mais ont produit des créoles. Les vraies raisons sont à chercher dans la structure, le taux et le mode de croissance de la population (Mufwene 2001, chapitre 2 ; Mufwene 2005, chapitre 2 ; Mufwene 2008, chapitre 3). Quant au krio de Sierra Leone, il a été importé de la Jamaïque, alors que le casamançais et le créole de Guinée Bissau pourraient être des évolutions subséquentes de celui du Cap Vert, comme je l'ai observé ci-dessus.

²³ Je maintiens qu'on ne doit pas confondre « créoles » et « expanded pidgins », comme je l'explique ci-dessous. Je suppose aussi que la nativisation, que la plupart des créolistes évoquent pour dériver les créoles historiquement des pidgins, ne serait qu'un des moyens pour expliquer l'usage vernaculaire d'une variété langagière issue du contact entre groupes ethnolinguistiques divers (Mufwene 1990, 2005, 2010).

créoles comme dans celui des pidgins, la langue cible est supposée transmise par l'apprentissage non guidé, à la différence importante que les créoles ont émergé dans des environnements de contacts où la langue cible servait de vernaculaire principal, si pas exclusif, dès l'arrivée des esclaves, donc dans des environnements où les apprenants avaient un accès régulier soit à des variétés natives soit à des variétés approximatives de la langue cible.

Les variétés appelées « expanded pidgins », comme le pidgin anglais du Cameroun ou du Nigéria, ou même le tok pisin de la Papouasie, sont quant à elles associées à un usage plus généralisé où le pidgin est parlé comme lingua franca entre locuteurs non natifs ou fonctionne comme un vernaculaire parmi certains locuteurs, surtout en milieu urbain. On peut aussi dire que les « expanded pidgins » et les créoles ont en commun d'avoir développé une norme autonome par rapport à la langue cible avec une grammaire aussi complexe que celle d'autres langues (dans la mesure où la complexité structurelle puisse être comparable entre langues !), alors que les pidgins ont des structures moins complexes et des fonctions communicatives limitées.²⁴ Cependant, bien que les deux fonctionnent comme des vernaculaires, les créoles et les « expanded pidgins » diffèrent

²⁴ L'émergence d'une norme communautaire n'exclut pas la variation, qui fait depuis les années 1970 l'objet des recherches sur les continua que certains caractérisent faussement comme « post-créoles » (Mufwene 1994). En outre, aussi prononcée que soit la variation dans les pidgins (Bickerton 1981, 1984), elle est loin d'être un critère fiable, car elle dépend de plusieurs facteurs, y compris le continuum qui s'obtient naturellement là où un pidgin ou créole coexiste avec la langue lexificatrice ou même celui qui s'obtient à cause de la coexistence d'un pidgin ou créole avec d'autres langues (Mufwene 1997a, 1997b ; Siegel 1997 ; Singler 1997 ; Winford 1997). On n'oubliera pas le fait qu'il y a toujours une variation inter-idioclectale normale dans les aptitudes des individus à apprendre une langue et donc dans les systèmes que les locuteurs développent dans leur performance (Mufwene 2008). L'association des pidgins à des structures mixtes, que Bickerton (1981, 1984) qualifie de « macaroniques » reflète l'idée largement répandue depuis le XIXe siècle que dans une langue 'normale' les structures viennent toutes d'un seul ancêtre. Une telle supposition est clairement invalidée par l'examen attentif de langues comme l'anglais ou les parlers romans, dont nous connaissons plus ou moins bien la genèse.

historiquement les uns des autres comme « une bouteille partiellement pleine » et « une bouteille partiellement vide ».

Les faits historiques présentés ici suggèrent cependant une évolution différente du mythe traditionnel sur l'émergence des pidgins. Bien que tout apprenant de la langue de l'autre dans ces rencontres soit passé par une interlangue (étape normale dans l'acquisition d'une langue seconde !), il n'est pas évident qu'il se soit développé un jargon conduisant à un pidgin, contrairement à l'hypothèse de Mühlhäusler (1997), suivant le « life-cycle » de Hall (1962, 1966), sur le développement des créoles.²⁵ Nous n'avons aucune preuve du développement de pidgins côtiers entre le XVe siècle, quand les Portugais étaient encore les seuls à faire du commerce avec des rois et des chefs africains, et le XVIIe siècle, quand les Anglais, les Français, et les Hollandais se lancèrent dans la même aventure commerciale et convoitèrent certains forts portugais. Comme je l'ai montré ci-dessus, plusieurs sources font référence à l'usage du portugais comme *lingua franca*, alors qu'il est fait aussi mention de princes et de courtiers africains emmenés ou envoyés en Europe pour apprendre les langues de leurs nouveaux partenaires de commerce.

Il n'est pas non plus évident qu'en l'espace de deux ans en moyenne ces Africains aient parfaitement appris la langue européenne

²⁵ Comme je l'explique dans Mufwene (1997c), cette hypothèse est en partie la conséquence de l'ignorance du fait qu'en français comme en anglais, le terme *jargon* est utilisé, souvent avec des connotations négatives, pour un parler inintelligible aux locuteurs des dialectes plus acceptables dans la société. On doit se rappeler que l'usage de *jargon* dans des noms tels que « jargon chinook » ou « jargon mobilien » ne correspond pas à une nomenclature académique coloniale quelconque pour des catégories langagières. Mis en perspective, il correspond d'ailleurs à ce que les créolistes appellent « pidgins ». Mühlhäusler et d'autres créolistes ont voulu l'opérationnaliser sans tenir compte de l'histoire sociale coloniale de son usage. Nous avons vu ci-dessus que les Occidentaux manifestaient un dédain à l'endroit du pidgin anglais chinois.

du pays dans lequel ils résidaient, même si certaines sources historiques rapportent que tel était le cas. Quoiqu'il en soit, il n'est mentionné nulle part que ces Africains parlaient un pidgin de type « broken language ». Une chose que nous devons noter est que la formation des interprètes en langues européennes continue jusqu'au XIXe siècle, tant en Europe qu'en Afrique. Ceci tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle la colonisation européenne a encouragé cet état de fait à la fois pour ne pas devoir apprendre les nombreuses langues jugées « inférieures » des colonisés et pour maintenir la plupart de ceux-ci dans l'ignorance de ce que les colonisateurs pouvaient se dire entre eux. Quiconque interprète attentivement le « Macaulay's minute upon Indian education » (1835), dont le principe a d'ailleurs été appliqué dans toutes les colonies d'exploitation (sous le nom d' « assimilation » dans les colonies françaises d'Afrique !), devrait comprendre que les colonisateurs étaient plus intéressés à former une petite classe d'auxiliaires et d'interprètes à leur service et servant de tampon entre les Européens et les masses populaires qu'à diffuser leurs langues auprès des indigènes, au moins dans les colonies de négoce et d'exploitation.

Comme il n'existait pas non plus, jusqu'au XIXe siècle, de bazars où des locuteurs Africains de langues différentes auraient eu besoin de la langue européenne comme lingua franca d'intercommunication, on doit commencer par se demander si la langue étrangère servait à des fonctions communicatives autres que les interactions entre les Européens et leurs partenaires africains. Jusqu'à ce jour l'usage non vernaculaire des langues européennes dans les anciennes colonies d'exploitation semble associée à des domaines ethnographiques introduits par la colonisation, comme l'école ou l'enseignement non primaire, (les couches supérieures de) l'administration moderne et la justice du style européen, et le gouvernement. Compte tenu de l'histoire des contacts entre Européens et non Européens, on doit également se demander si l'expansion du commerce et celle d'autres activités économiques européennes ne serait pas plutôt responsable de l'émergence des pidgins. Nous ne devons pas oublier que « le français tirailleur » et « l'abidjanais », tous

les deux des variétés françaises africaines pouvant être caractérisées de pidgins, n'ont pas émergé avant le XXe siècle. L'histoire ne parle pas de l'existence de pidgins portugais ou néerlandais, bien que les apprenants de ces parlers aient évidemment commencé par des interlangues. Ainsi on peut conclure que les pidgins européens, par opposition aux créoles, sont donc un phénomène spécifiquement anglophone, si nous excluons les variétés non européennes, elles aussi appelées « pidgins » à un moment ou à un autre, tels que le sango, le swahili urbain, et le « town bemba ». Il se pose alors la question de savoir pourquoi aucun autre pidgin à part ceux de l'anglais n'a émergé avant ou pendant le XIXe siècle.

On peut emprunter à Dillard (1992) les exemples suivants qui, contrairement à ce qu'il prétend, n'attestent pas de l'existence d'un « pidgin ouest-africain » au XVIIIe siècle :

(1) a. [...] and we nebber see our mudders any more
(1732, Dillard 1992: 62)

b. By-and-by you die, and go to the bad place, and after a while Cuff die and go and knock at the good gate (mid-18th century, Dillard 1992: 62)

Notons dans ce contexte que, contrairement à l'hypothèse de Dillard, des témoignages de marchands de l'époque, comme ceux de Thomas Tobin (voir Thomas 1997: 404), révèlent que les interprètes africains des années 1790, qui étaient les pièces maîtresses du réseau commercial anglais, « parlaient bien l'anglais ». Je n'entends pas nier l'existence de locuteurs moins compétents, comme on en trouve à toutes les époques de l'histoire (même parmi des locuteurs natifs d'ailleurs !). Il est simplement question ici de savoir si, à partir des passages cités par Dillard (dont celui reproduit dans cet article), on peut conclure que les interprètes africains parlaient un pidgin, et que celui-ci se serait répandu en Afrique de l'Ouest. Les passages cités par Dillard me semblent d'ailleurs plus proches de l'anglais non standard que des pidgins. N'oublions pas non plus que les marchands européens eux-mêmes ne parlaient pas les variétés standard de leurs

langues, au regard de certaines attestations de l'époque discutées dans Mufwene (à paraître) dans le contexte des colons aux États-Unis au XVIIIe siècle.²⁶

Quoiqu'il en soit, il nous reste à comprendre la prépondérance des pidgins anglais dans l'histoire coloniale européenne. Est-ce parce que les Anglais ont tenu de plus en plus à utiliser des interprètes anglophones plutôt que lusophones ? Est-ce parce que leur empire commercial était devenu tellement grand qu'il n'y avait plus d'interprètes suffisamment compétents probablement dès le début du XIXe siècle ? Est-ce parce que la nature du commerce s'est diversifiée dès le XIXe siècle et que la nouvelle lingua franca, qui aurait remplacé le portugais, était utilisée désormais non seulement entre les Anglais et les Européens mais aussi entre les non Européens eux-mêmes ? Notons à cette occasion que la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle sont en effet la période où l'empire commercial britannique s'impose sur les autres empires coloniaux, de l'Océan Atlantique et du Pacifique. C'est la période de la naissance du « British Empire », la puissance économique la plus global(isé)e du monde, qui deviendra officiellement le « British Commonwealth » en 1949 ! D'un point de vue linguistique, le XIXe siècle est aussi marqué par la naissance des pidgins anglais du Pacifique.

On pourrait arguer qu'il n'y a pas eu de pidgins néerlandais, tout comme il y a peu de créoles néerlandais, parce que les Hollandais

²⁶ Chaudenson (1979, 1992, 2001, 2003) nous l'a souvent rappelé pour « les français populaires » parlés par les colons français. Nous devons aussi garder à l'esprit que les variétés standards des langues européennes se sont formées lentement et se sont répandues dans leurs nations respectives bien plus tard que le XVIIe siècle. Il est aussi à noter que les explorateurs du XIXe siècle, qui ont laissé des mémoires et des chroniques constituaient une nouvelle classe d'aventuriers savants (Kennedy 2013) qui utilisaient une variété scolaire de leurs langues. On peut aussi en dire à peu près autant des administrateurs européens dans les colonies d'exploitation du XIXe et du XXe siècles, qui devaient recevoir une formation spéciale, avant de prendre leurs fonctions dans les colonies.

étaient généralement prêts à utiliser une langue autre que la leur là où une lingua franca existait déjà avant leur arrivée. On en voit la preuve dans leur adoption de l'anglais pour communiquer avec leurs esclaves au Suriname et du portugais pour communiquer avec leurs esclaves dans les Antilles néerlandaises. C'est ce qui explique l'émergence du sranan et du saramaccan au Suriname, tous deux des créoles surtout anglophones, ainsi que du papiamentu, un créole particulièrement lusophone. Le caractère lusophone de ce dernier s'explique par le fait que les premiers esclaves des Antilles néerlandaises venaient du Brésil, un territoire d'où, selon Goodman (1985), les Hollandais avaient été expulsés par les colons portugais. C'est ce même comportement linguistique qui explique aussi pourquoi le malais, que les marchands arabes et chinois avaient utilisé avant eux (Collins 1984, Ansaldo *et al.* 2007), s'est répandu comme lingua franca en Indonésie, colonie que les Hollandais ont saisie des Portugais dès le XVIIe siècle. Mais, comment expliquer l'absence de pidgins francophones en Afrique avant l'émergence du français tirailleur et de l'abidjanais au XXe siècle ? Notons que les Français n'ont pas encouragé l'expansion des lingua francas indigènes dans leurs colonies et ont dépendu pendant longtemps d'intermédiaires pendant leur expansion coloniale ! Il nous reste à expliquer le monopole anglophone dans l'émergence des pidgins anglais autour du monde, apparemment dès le XIXe siècle.

6. Pourquoi des pidgins européens en Afrique et dans le Pacifique mais pas aux Amériques ?

Cette question soulevée déjà dans Mufwene (2005), n'entend nullement nier l'émergence et l'expansion, en Afrique, des langues de contact non européennes, si l'on doit caractériser de « pidgins » les débuts des variétés comme le wolof urbain, le bambara urbain, le sango, le lingala, le kituba, le swahili du Katanga, le « town Bemba », le fanakalo, et le kinubi. Il est néanmoins à noter que les relations de commerce entre Européens et non Européens avant la colonisation d'exploitation de l'Afrique et du Pacifique vers la fin du XIXe siècle a

produit des pidgins européens, en l'occurrence des pidgins anglais, alors que rien de semblable ne s'est produit dans les Amériques. L'Asie se distingue aussi par le fait que le commerce des Anglais à Canton a produit le pidgin anglais de Chine, alors que celui des Portugais a entraîné l'émergence de créoles comme le « papia kristan » et celui de Korlai, tous deux associés à des communautés chrétiennes développées autour des forts bâtis par les Européens. Comme déjà mentionné, les Néerlandais ont quant à eux participé à l'expansion du malais comme lingua franca.

Si l'on peut dire que la colonisation européenne a contribué à l'émergence de pidgins comme le kituba, le sango, et le kinubi avant leur usage vernaculaire, ou à l'expansion des lingua francas telles que le wolof, le bambara, et le swahili, c'est par le recrutement d'une main d'œuvre non locale pour aider au développement administratif, militaire, et économique des colonies (voir Samarin 2013 pour le kituba). La période critique en question correspond à la fin du XIXe siècle et même au début du XXe siècle, au moment où naissent les premiers chantiers visant à développer l'infrastructure d'un nouveau système économique conçu pour l'exploitation intensive des colonies au service des économies européennes. Les Belges appelaient ces nouveaux lieux de contacts de populations des « centres extra-coutumiers » ; ils se caractérisaient par la multiplicité ethno-linguistique de leurs habitants, tout comme les armées coloniales dont les soldats recrutés étaient d'origines ethno-linguistiques diverses et souvent lointaines. Ces nouvelles écologies de travail et de résidence produisirent aussi le français tirailleur et l'abidjanais au XXe siècle, phénomènes particuliers aux colonies françaises. Autrement, dans toutes les colonies d'Afrique, d'Asie, et du Pacifique, les colonisateurs, comptant sur le vieux système d'interprètes, s'acharnèrent à enseigner une variété scolaire de leurs langues officielles métropolitaines, à une petite classe d'« auxiliaires coloniaux ». Ceux-ci leur servent d'intermédiaires pour communiquer avec les masses des colonisés, qui eux apprennent sur le tas les (nouvelles) lingua francas indigènes. La plupart de ceux-ci resteront non scolarisés, car l'enseignement scolaire ne s'ouvrira pas aux

masses populaires avant la deuxième guerre mondiale. Ces variétés urbaines des langues indigènes se transformeront en des vernaculaires plus complexes auxquels certains créolistes appliquent aussi le terme « créoles », une généralisation qui n'est motivée que par la supposition traditionnelle douteuse selon laquelle les créoles européens auraient émergé des pidgins. Les variétés scolaires des langues européennes quant à elles continuent de fonctionner jusqu'à aujourd'hui surtout comme des lingua francas tout en se transformant en des variétés post-coloniales caractérisées par certains linguistes comme « français africains » et « indigenized Englishes ».

Toutes ces évolutions, résultats des interactions des non Européens entre eux pendant leur coexistence dans des « centres extra-coutumiers », sont différentes historiquement de celles qui ont produit des pidgins à partir des interactions marchandes entre Européens et non Européens par le canal des interprètes. Pour ce qui est de l'émergence des pidgins indigènes et européens/anglais, Drechsel (2014) affirme que la différence entre les Amériques et le reste du monde non européen vient du fait que les Amérindiens faisaient déjà du commerce longue distance entre eux dans des lingua francas indigènes, contrairement aux autres populations.

Cette explication est remise en question par plusieurs faits, dont le « pidgin maritime polynésien » qu'il discute lui-même, et qui, à proprement parler, pourrait ne pas être considéré comme un pidgin. Comme le kimanyanga, ancêtre génétique du kituba (Fehderau 1966), le tahitien (et/ou une variété apparentée) aurait, selon Drechsel, été utilisé dans les réseaux de voyages polynésiens au sud-est du Pacifique. Celui-ci aurait été adopté par les interprètes employés par les navigateurs et marchands européens dès la seconde moitié du XVIIIe siècle dans leurs interactions avec les populations insulaires locales, bien que son lexique n'ait pas été uniforme, variant d'une île à l'autre selon la langue locale et celle de l'interprète indigène. Le nom « pidgin maritime polynésien » pourrait être seulement une désignation de convenance, pour souligner un certain multilinguisme

individuel chez les Polynésiens voyageurs qui ont trouvé un avantage économique à travailler comme interprètes.

Pour ce qui est du soi-disant « pidgin », utilisé par les interprètes pour les négoces, il a été remplacé par le pidgin anglais apparemment dès le milieu du XIXe siècle. D'un point de vue communicatif, l'usage de ce « pidgin maritime polynésien », semble comparable à celui des langues comme le songhai, le swahili, et le kimanyanga durant les expéditions commerciales dans des régions lointaines avant l'arrivée des Européens en Afrique. Notons aussi que les lingua francas amérindiennes utilisées avant l'arrivée des Européens n'étaient pas forcément pidginisées non plus. La pidginisation du chinook et du tupi (voir Samarin 1986, 1988 dans le cas du Chinook et Couto 2014 dans le cas du tupi) semble bien coïncider avec le contact avec les Européens, alors que le lingala aurait déjà existé comme une koinè riveraine le long du fleuve Congo avant l'arrivée des Européens.

S'interrogeant sur l'absence des pidgins en Afrique avant l'arrivée des Européens, Samarin (1982a) observe que les Africains se déplaçaient rarement en dehors de leurs régions ethnolinguistiques et ceux qui le faisaient se hâtaient d'apprendre la langue du territoire qu'ils visitaient. Ceci expliquerait pourquoi le kimanyanga ne se serait pas pidginisé avant la colonisation européenne de la région. On peut aussi douter que le swahili et le « town bema » se soient vraiment pidginisés avant la formation des centres urbains auxquels les variétés pidginisées (qu'on pourrait maintenant traiter aussi d' « expanded pidgins ») sont associées.

De toute évidence il apparaît que les pidgins européens seraient un phénomène du XIXe siècle, ou de la fin du XVIIIe siècle au plus tôt pour ce qui est de la côte ouest africaine et de la Chine. Ils demeurent curieusement un produit de la colonisation britannique, par opposition aux créoles qui ont émergé plus tôt ou pendant la même

période dans les colonies de peuplement, chez des populations non indigènes africaines ou aborigènes australiennes.²⁷

Il n'y a pas de doute que la communication entre Européens et non Européens pendant les premières années de contacts ait été difficile. Comme déjà mentionné, les difficultés de communication se sont résolues grâce à des intermédiaires, des interprètes qui jouaient aussi le rôle de courtiers. La nature plus ou moins exclusive des échanges commerciaux entre Européens et les rois ou chefs indigènes n'a pas favorisé l'usage généralisé des langues européennes, surtout quand le portugais était la lingua franca dominante. Jusqu'au XIXe siècle, les Européens se satisfaisaient des interprètes dans les colonies de négoce. En revanche, dans les colonies de peuplement, ils ont eu tendance à marginaliser socialement et économiquement ceux qui ne parlaient pas leurs langues nationales européennes et/ou se sont eux-mêmes isolés des populations indigènes.²⁸ Ceux engagés dans le commerce avec les populations indigènes amérindiennes se sont aussi servi d'interprètes ou ont appris une variété simplifiée de langues amérindiennes servant de lingua francas (Curtin 1984, Wolf 1982, Silverstein 1996, Goddard 2000, Karttunen 2000). L'émergence des pidgins amérindiens et des variétés semblables à l'intérieur de l'Afrique reflète-t-elle cette situation de marginalisation, où les Européens n'étaient pas particulièrement intéressés à l'apprentissage

²⁷ Cette conclusion présuppose évidemment que l'usage du terme « créole » se limite aux variétés associées aux langues européennes mais sans relation nécessaire avec les colonies où on a identifié des populations créoles. Rappelons-nous que les Créoles, surtout ceux nés pendant la phase des « sociétés d'habitation » dans les colonies de peuplement, n'étaient pas nécessairement créolophones (Chaudenson 1992, 2001 ; Berlin 1998).

²⁸ En Afrique sub-saharienne, l'isolement socio-économique est inscrit dans la structure topographique des villes bâties par les colonisateurs européens, avec d'un côté leurs quartiers de résidence généralement séparés des quartiers des indigènes par des camps de policiers et/ou militaires, les résidences d'autres auxiliaires coloniaux (en fait des « intermédiaires »), des jardins zoologiques, et des parcs.

des langues indigènes (bien qu'il y ait eu des exceptions), tout en ne cherchant pas non plus à répandre leur langue auprès de la population indigène ?

L'histoire que j'ai présentée ci-dessus remet en question l'hypothèse de Drechsel (2014), tout comme le fait que des pidgins anglais ont émergé dans le Pacifique vers le milieu du XIXe siècle, parmi lesquels celui qui, selon lui, a remplacé le soi-disant « pidgin maritime polynésien ». Notons aussi la naissance plus tôt du pidgin anglais à Canton, apparemment pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, alors que les Chinois étaient une grande puissance commerçante à l'est et au sud-est de l'Asie depuis le XIIIe siècle si pas plus tôt. Les marchands chinois auraient eux aussi contribué à l'émergence du pidgin malais en Asie du sud-est, tout comme les marchands arabes.²⁹

Et que dire des pidgins côtiers et insulaires à base lexicale européenne qui ont émergé apparemment au XIXe siècle et qui semblent être une particularité britannique ? Les marchands et les explorateurs britanniques auraient-ils été plus enclins à partager leur langue avec leurs nouveaux partenaires commerciaux dès le XVIIIe siècle en Chine (les Chinois ne voulant pas leur parler directement en chinois !) ou plutôt dès le XIXe siècle ailleurs ? Des recherches futures devraient être conduites pour répondre à ce type de questions. Il est tout aussi important de souligner que malgré la perte de la plupart de leurs colonies de négoce à partir du XVIIe siècle au profit de leurs concurrents européens, les Portugais sont restés, avec les Hollandais, les plus grands marchands d'esclaves et de marchandises

²⁹ Une autre conséquence intéressante de la colonisation de négoce chinoise depuis le XIIIe siècle est l'émergence, surtout en Malaisie et Singapour, de la population « peranakan », caractérisée dans l'histoire de la diaspora chinoise comme des Créoles du sud-est asiatique (Pan 1999, Umberto *et al* 2007). Ils ont adopté le malais comme leur vernaculaire (avant de s'angliciser au XIXe siècle), pratiquent la cuisine « nyonya » (mélange des traditions culinaires chinoise et malaisienne), et souscrivent au bouddhisme.

non-humaines jusqu'au XVIIIe siècle, période pendant laquelle les Anglais et les Français se montreront plus actifs dans ce commerce. En recensant les forts les plus connus dans l'histoire de la traite esclavagiste, on constate que les Anglais et les Français ont pris le contrôle de certains d'entre eux tardivement (du moins selon *Wikipedia, the free encyclopedia* 28 juin 2013):

- Gorée, fondée par les Portugais en 1444, saisie par les Néerlandais en 1588 puis par les Français en 1677– aurait joué un rôle mineur dans la traite esclavagiste ;
- Elmina/El Mina, confisqué par les Portugais en 1479 (après une victoire sur les Castillans, avant le Traité de Tordesillas en 1494 !³⁰), saisi par les Néerlandais en 1637 puis passé sous le contrôle des Anglais en 1872, bien que ces derniers aient essayé de se l'approprier en vain en 1782 ;
- Ouidah : les Portugais y fondent le fort de São João Baptista de Ajudá en 1580 et y exercent leur contrôle jusqu'en 1961 ; le portugais est en effet la seule langue de commerce avec les Européens que le roi du Dahomey y autorise jusqu'au moment de la conquête du royaume par la France à la fin du XIXe siècle.

³⁰ Par ce traité, confirmé par celui de Saragossa en 1529, le Vatican divisa le monde extra européen en deux parties le long d'une ligne nord-sud passant par l'ouest du Cap Vert et traversant le Brésil moderne : l'ouest de la ligne jusqu'aux Philippines était alloué à la Castille alors que l'est jusqu'à l'Indonésie revenait au Portugal. Ceci explique pourquoi, à l'exception du Brésil, l'Amérique Latine est hispanophone, sans compter le papiamentu. Comme le Portugal s'est investi surtout dans la colonisation de négoce et, plus tard, d'exploitation, le portugais n'a pas évolué de la même façon que l'espagnol en Amérique Latine, sauf dans quelques colonies de peuplement comme le Cap Vert, Svo Tomé-et-Principe, Gao, et Macao, sans oublier le Brésil, le géant de ce groupe. C'est seulement au XIXe siècle que l'Espagne (à la place de la Castille !) s'intéressera à quelques colonies d'exploitation en Afrique, dont le plus grand était le Maroc, qu'elle a perdu au profit de la France en 1912.

- L'Île Bunce, fondée par les Anglais en 1670 (la même année où commence la colonisation de la Caroline du Sud en Amérique du Nord !), pillée plusieurs fois par les Français au XVIIIe siècle et par les Afro-Portugais en 1728, puis abandonnée dès cette date jusqu'en 1740, sert à l'exportation d'esclaves particulièrement pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle ;
- Lagos : les Portugais y arrivent en 1472 et donnent ce nom à la lagune ; les Britanniques l'annexent à leur empire colonial en 1861 ;
- Douala : les Portugais y arrivent en 1472 et donnent le nom de *Rio dos Camarões* à l'estuaire du fleuve Wouri ; les Allemands qui conquièrent la région entre 1884 et 1895 verront leur colonie du Cameroun confisquée par les Français et les Anglais en 1919, à l'issue de la Première Guerre mondiale.

Il est difficile de croire qu'il y ait eu un pidgin anglais en Afrique de l'Ouest avant le début du XIXe siècle, ou à la fin du XVIIIe siècle, à peu près en même temps où émergent les pidgins anglais dans le Pacifique, dont celui de Canton serait le plus ancien. N'est-il pas possible de conclure que les pidgins anglais doivent avoir leurs origines dans une pratique particulièrement britannique de vouloir interagir en anglais plutôt que dans une autre langue avec leurs partenaires et auxiliaires non anglophones ? Est-il possible qu'à mesure que les contacts se multipliaient, de plus en plus de gens apprenaient la langue des marchands sur le tas, conduisant progressivement à des déviations qui reflétaient les écologies spécifiques des contacts, comme discutées dans Mufwene (2001, 2005, 2008) ?

Conclusion

L'histoire des contacts entre Européens et non Européens depuis le XVe siècle montre que les pidgins européens ne peuvent pas avoir émergé dès les premières années de ces rencontres. Il apparaît que, bien qu'ils s'insèrent dans le contexte d'un commerce globalisé/mondialisé, les premiers contacts ont été exclusifs entre Européens et

rois/chefs indigènes et seulement indirects avec le reste de la population. Bien qu'ils n'aient pas tous maîtrisé la langue de l'autre, qu'ils aient apprise par immersion, les intermédiaires indigènes et européens ont joué un rôle crucial dans ces échanges, pendant très longtemps. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, le commerce s'est effectué par l'entremise des intermédiaires. L'intensification du commerce au XVIIIe siècle et la substitution au portugais de nouvelles langues européennes (notamment l'anglais dans les zones de marché britanniques) comme *lingua franca* entraînent l'émergence de pidgins surtout anglais. Soulignons que cette genèse était tardive par rapport à celle des créoles, qui eux semblent avoir émergé peu après la formation des sociétés de plantation, au plus tôt vers la fin du XVIIe siècle comme expliqué dans Mufwene (2001, 2005, 2008). En supposant que la plupart des créoles avaient déjà émergé au XVIIIe siècle, il paraît improbable qu'ils aient eu des ancêtres pidgins, étant donné que leurs langues de base ont fonctionné comme vernaculaires dès la fondation des colonies de peuplement, comme le souligne Chaudenson (1979ss). L'histoire coloniale suggère d'ailleurs que, tout comme les créoles, les pidgins ont émergé graduellement et par un processus de basilectalisation, par des approximations des approximations (Mufwene 2005, suivant Chaudenson 1979, pour les créoles). Une différence importante est que pour les vernaculaires créoles, ce sont les Créoles des sociétés d'habitation qui ont produit les approximations les plus fidèles, alors que pour les pidgins, ce sont les interprètes, surtout ceux formés en Europe, qui ont produit les approximations les plus fidèles, sans oublier les enfants des « *lançados* », auxquels Berlin (1988) étend aussi la dénomination « Créole ».

La question de savoir comment les structures de ces langues ont changé est totalement différente. Si elle peut être abordée séparément, elle ne peut néanmoins pas être déconnectée de l'histoire réelle des contacts des populations telle que nous la racontent les historiens. Les créolistes ne peuvent pas se satisfaire de théories linguistiques construites à partir de leur propre histoire imaginée des contacts de populations. Les autres disciplines sont là pour nous

rappeler que l'explication la plus simple n'est pas toujours la plus adéquate !

Bibliographie

Aboh, Enoch Oladé. à paraître. *The emergence of hybrid grammars: Insights into language contact, language change, and language creation*. Cambridge: Cambridge University Press.

Anonyme. sans date. *The black prince, a true story; being an account of the life and death of Naimbanna, an African king's son, who arrived in England in the year 1791, and set sail on return in June 1793*. Re-imprimé par Bentham & Hardy, Dublin, 1825.

Ansaldo, Umberto, Lisa Lim, & Salikoko S. Mufwene. 2007. The Peranakans as Southeast Asia's Creoles: A language-centered history. In *Deconstructing Creole*, dir. par Umberto Ansaldo, Stephen Matthews, & Lisa Lim, 2003-226. Amsterdam: John Benjamins.

Austen, Ralph A., dir. 1999. *In search of Sunjata: The Mande oral epic as history, literature, and performance*. Bloomington, Indiana University Press.

Austen, Ralph A. & Jonathan Derrick. 1999. *Middlemen of the Cameroons Rivers: The Duala and their hinterland c. 1600 – c. 1960*. Cambridge: Cambridge University Press.

Baker, Philip. 1987. The historical developments in Chinese Pidgin English and the nature of the relationships between the various pidgin Englishes of the Pacific region. *Journal of Pidgin and Creole Languages* 2 : 163-207.

Baker, Philip. 1993. Australian influence in Melanesian Pidgin English. *Te Reo* 36.3-67.

Baker, Philip & Peter Mühlhäusler. 1990. From business to pidgin. *Journal of Asian Pacific Communication* 1.87-115.

Beechert, Edward D. 1985. *Working in Hawaii: A labor history*. Honolulu: University of Hawaii Press.

Berlin, Ira. 1998. *Many thousands gone: The first two centuries of slavery in North America*. Cambridge, MA.: Harvard University Press.

- Bickerton, Derek. 1981. *Roots of language*. Ann Arbor: Karoma Publishers, Inc.
- Bickerton, Derek. 1984. The language bioprogram hypothesis. *Behavioral and Brain Sciences* 7.173-221.
- Bolton, Kingsley. 2000. Language and hybridization: Pidgin tales from the China coast. *Interventions* 5.35-52.
- Bolton, Kingsley. 2002. Chinese Englishes: From Canton jargon to global English. *World Englishes*, 21.181-199.
- Chaudenson, Robert. 1979. *Les créoles français*. Paris: Fernand Nathan.
- Chaudenson, Robert. 1992. *Des îles, des hommes, des langues : essais sur la créolisation linguistique et culturelle*. Paris: L'Harmattan.
- Chaudenson, Robert. 2001. *Creolization of language and culture*. London: Routledge.
- Chaudenson, Robert. 2003. *La créolisation : théorie, applications, implications*. Paris: L'Harmattan.
- Collins, James. 1984. Malaysian and Bazaar Malay : Polarity, continuity and communication. In *National language and communication in multilingual societies*, dir. par Asmah Haji Omar, 151-174. Kuala Lumpur: Dewan Bahasa dan Pustaka.
- Couto, Hildo Honorio do. 2014. Amerindian Language Islands in Brazil. In Mufwene, dir.
- Crosby, Alfred W. 1986. *Ecological imperialism: The biological expansion of Europe, 900-1900*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Curtin, Philip. 1984. *Cross-cultural trade in world history*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Dakubu, Esther Kropp. 1997. *Korle Meets the Sea*. New York: Oxford University Press.
- Dillard, J. L. 1992. *A history of American English*. New York: Longman.

Drechsel, Emanuel J. 2014. *Language contact in the earlier colonial Pacific: Maritime Polynesian Pidgin before Pidgin English*. Cambridge: Cambridge University Press.

Dyke, Paul A. van. 2005. *The Canton trade: Life and enterprise on the China coast, 1700-1845*. Hong Kong: Hong Kong University Press.

Fayer, Joan. 2003. African interpreters in the Atlantic slave trade. *American Anthropologist* 45 : 281-295.

Fehderau, Harrold W. 1966. *The origin and development of Kituba (lingua franca Kikongo)*. Ph.D. dissertation, Cornell University.

Ferreira, Jo-Anne Sharon. 1999. *The Portuguese language in Trinidad and Tobago: A study of language shift and language death*. Thèse de doctorat, The University of the West Indies, St. Augustine, Trinidad.

Goddard, Ives. 2000. The use of pidgins and jargons on the east coast of North America. In Gray & Fiering, dirs., 61-78.

Goodman, Morris. 1985. Compte rendu sur Bickerton (1981). *International Journal of American Linguistics* 51: 109-37.

Goodman, Morris. 1987. Pidgin origins reconsidered. *Journal of Pidgin and Creole Languages* 2 : 149-162.

Goodman, Morris. 1988. Response to Naro. *Journal of Pidgin and Creole Languages* 3 : 103-107.

Gray, Edward G. & Norman Fiering, dirs. 2000. *The language encounter in the Americas 1492-1800*. New York: Berghahn Books.

Hastings, Adrian. 1998. The Christianity of Pedro IV of the Kongo, 'The Pacific' (1695-1718). *Journal of Religion in Africa* 28 : 145-158.

Hall, Robert A., Jr. 1962. The life-cycle of pidgin languages. *Lingua* 11 : 151-156.

Hall, Robert A., Jr. 1966. *Pidgin and creole languages*. Ithaca: Cornell University Press.

Holm, John. 1986. Substrate diffusion. In *Substrata versus universals in creole genesis*, dir. par Peter Muysken & Norval Smith, 259-78. Amsterdam: John Benjamins.

- Huber, Magnus. 1999. Atlantic creoles and the Lower Guinea Coast: A case against Afrogenesis. In *Spreading the word: The issue of diffusion among the Atlantic creoles*, dir. par Magnus Huber & Mikael Parkvall, 81-110. London: University of Westminster Press.
- Karttunen, Frances. 2000. Interpreters snatched from the shore: The successful and the others. In Gray & Fiering, dirs., 215-229.
- Kennedy, Dane. 2013. *The last blank spaces: Exploring Africa and Australia*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Keesing, Roger M. 1988. *Melanesian Pidgin and the Oceanic substrate*. Stanford: Stanford University Press.
- Lawrence, Benjamin N., Emily Lynn Osborn, & Richard L. Roberts, eds. 2006. *Intermediaries, interpreters, and clerks: African employees in the making of colonial Africa*. Madison: The University of Wisconsin Press.
- Lee, Kittiya M. 2014. Language and Conquest: Tupi-Guarani Expansion in the European Colonization of Brazil and Amazonia. In Mufwene, dir.
- Macaulay, Thomas Babington. 1835 (February). Minute on Indian Education. In *Sketches Of Some Distinguished Anglo-indians: (second Series) Including Lord Macaulay's Great Minute On Education In India*, compile par William Ferguson Beatson Laurie. London: J. B. Day (1875).
- McWhorter, John H. 1998. Identifying the creole prototype: Vindicating a typological class. *Language* 74 : 788-818.
- Mello, Heliana. 2014. African descendants' rural vernacular Portuguese and Its contribution to understanding the development of Brazilian Portuguese. In Mufwene, dir.
- Mufwene, Salikoko S. 1990. Transfer and the substrate hypothesis in creolistics. *Studies in Second Language Acquisition* 12 : 1-23.
- Mufwene, Salikoko S. 1994. On decreolization: The case of Gullah. In *Language and the social construction of identity in creole situations*, dir. par Marcyliena Morgan, 63-99. Los Angeles: Center for Afro-American Studies.
- Mufwene, Salikoko S. 1997a. Kituba. In *Contact languages: A wider perspective*, dir. par Sarah G. Thomason, 173-208. Amsterdam: John Benjamins.

Salikoko S. Mufwene : « Globalisation économique mondiale des XVIIe-XVIII siècles, émergence des créoles et vitalité langagière »

Mufwene, Salikoko S. 1997b. Introduction : Understanding speech continua. *World Englishes* 16 : 181-184.

Mufwene, Salikoko S. 1997c. Jargons, pidgins, creoles, and koinés: What are they? In *The structure and status of pidgins and creoles*, dir. par Arthur K. Spears & Donald Winford, 35-70. Amsterdam : John Benjamins.

Mufwene, Salikoko S. 2004. Multilingualism in linguistic history: Creolization and indigenization. In *Handbook of bilingualism*, dir. par Tej Bhatia and William Richie, 460-488. Malden, MA : Blackwell.

Mufwene, Salikoko S. 2005. *Créoles, écologie sociale, évolution linguistique*. Paris : L'Harmattan.

Mufwene, Salikoko S. 2008. *Language evolution: contact, competition and change*. London : Continuum Press.

Mufwene, Salikoko S. 2009. The indigenization of English in North America. In *World Englishes: Problems, Properties, Prospects. Selected Papers from the 13th IAWC Conference*, dir. par Thomas Hoffmann & Lucia Siebers, 353-368. Amsterdam : John Benjamins.

Mufwene, Salikoko S. 2010. Second language acquisition and the emergence of creoles. *Studies in Second Language Acquisition* 32 : 1-42.

Mufwene, Salikoko S., dir. 2014. *Iberian imperialism and language evolution in Latin America*. Chicago : University of Chicago Press.

Mufwene, Salikoko S. à paraître. The emergence of African American English: Monogenetic or polygenetic? With or without “decreolization”? Under how much substrate influence? In *The Oxford handbook of African American language*, dir. Par Sonja Lanehart. Oxford : Oxford University Press.

Mühlhäusler, Peter. 1997. *Pidgin and creole linguistics*, édition revise et élargie. London : University of Westminster Press.

Naro, Anthony J. 1978. A study on the origins of pidginization. *Language* 54 : 314-47.

Naro, Anthony J. 1988. A reply to “Pidgin origins reconsidered” by Morris Goodman. *Journal of Pidgin and Creole Languages* 3 : 95-102.

- Northrup, David. 2009. *Africa's discovery of Europe 1450-1850*. 2nd edition. New York : Oxford University Press.
- Ngugi wa Thiong'o. 2000. The interpreters : Writing, language and politics. In *Multiculturalism and hybridity in African literatures*, dir. par Hal Wylie & Bernd Lindfors, 45-57. Trenton, NJ : Africa World Press, Inc.
- Ocheni, Stephen & Basil C. Nwankwo. 2012. Analysis of colonialism and its impact on Africa. *Cross-Cultural Communication* 8 : 46-54.
- Ostler, Nicholas. 2005. *Empires of the word: A language history of the world*. New York : Harper Collins.
- Pan, Lynn, dir. 1999. *The encyclopedia of the Chinese overseas*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Patrick, Peter. 1999. *Urban Jamaican creole : Variation in the mesolect*. Amsterdam: John Benjamins.
- Roberts, Sarah J. 1998. The role of diffusion in the genesis of Hawaiian Creole. *Language* 74 : 1-39.
- Roberts, Sarah J. 2004. *The emergence of Hawai'i Creole English in the early 20th century: The sociohistorical context of creole genesis*. Thèse de doctorat, Stanford University.
- Samarin, William J. 1982a. Goals, roles, and language skills in colonizing central equatorial Africa. *Anthropological Linguistics* 224 : 410-422.
- Samarin, William J. 1982b. Colonization and pidginization on the Ubangi River. *Journal of African Languages and Linguistics* 4 : 1-42.
- Samarin, William J. 1986. Protestant missions and the history of Lingala. *Journal of Religion in Africa* 16 : 138-163.
- Samarin, William J. 2013. Versions of Kituba's origins : Historiography and theory. *Journal of African Languages and Linguistics* 34 : 111-181.
- Siegel, Jeff. 1997. Pidgin and English in Melanesia : Is There a Continuum? *World Englishes* 16 : 185-204.
- Silverstein, Michael. 1996. Dynamics of linguistic contact. In *Handbook of American Indians*, dir. par Ives Goddard, 117-136. Washington, DC : The Smithsonian.

Salikoko S. Mufwene : « Globalisation économique mondiale des XVIIe-XVIIIe siècles, émergence des créoles et vitalité langagière »

Singler, John Victor. 1997. The Configuration of Liberia's Englishes. *World Englishes* 16 : 205-231.

The Evangelical Magazine, for December, 1795. Biography. Sketch of the life of John Henry Naimbanna, an African Prince.

Thomas, Hugh. 1997. *Slave trade: The story of the Atlantic slave trade 1440-1870*. New York: Simon & Schuster.

Thornton, John. 1984. The development of an African Catholic church in the Kingdom of Kongo, 1491-1750. *Journal of African History* 25 : 147-167.

Winford, Donald. 1997. Re-examining Caribbean English Creole Continua. *World Englishes* 16 : 233-279.

Wolf, Eric R. 1982. *Europe and the people without history*. Berkeley : University of California Press.